

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination multiple. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

16^{ME} ANNÉE, No 785.—SAMEDI, 20 MAI 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLAGE JACQUES-GARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme

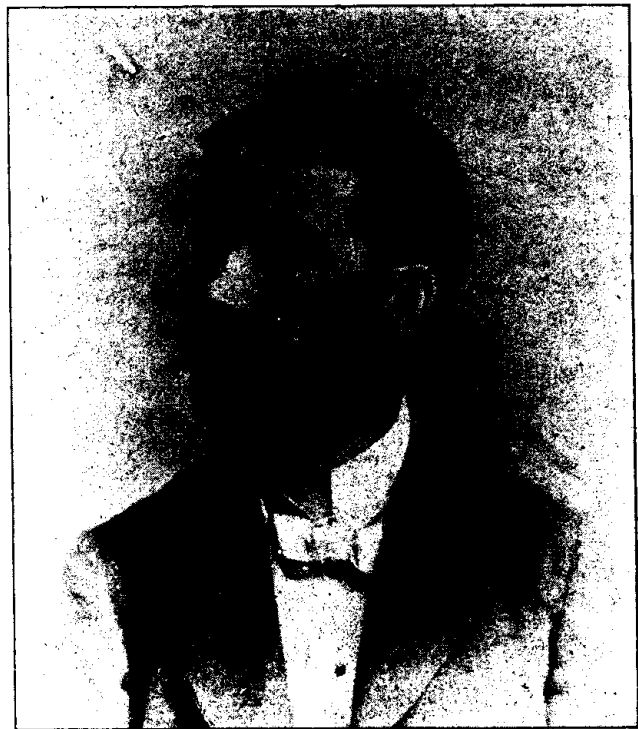


Photo Laprés & Lavergne

M. B.-A.-T. de Montigny, démissionnaire



M. A.-E. Poirier, nouveau Recorder



M. R.-S. Weir, deuxième Recorder

MONTREAL.—NOS RECORDERS

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 20 MAI 1899

SOMMAIRE

TEXTE.—Primes ! Primes ! — Les recorders de Montréal, par F. Picard.—Chronique parisienne, par R. Brunet.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat. Poésie : A la mère de l'enfant mort, par Victor Hugo.—Au sortir de l'ombre, par Clara Delay.—Le roman du mariage.—A mon parapluie.—Poésie : Le lilas par Vallère Gille.—Le sonnet, par Henry Desjardins.—Poésie : La bonne terre, par Marc Legrand.—Lettre ouverte, par Laurette de Valmont.—L'angelus, par F.-A.-H. Beaudet.—Le travail à l'aiguille, par Ch. Juranville.—Le jeu de crosse.—La révérence, Aimé Giron.—Mon domestique Bigorneau, par Jules Delsol.—Les archives de la science.—Bibliographie.—Théâtre français.—Petite poste.—Explications des gravures de mode.—Le vœu de la morte, par C. Natal. GRAVURES.—Portraits des Recorders de Montréal : MM. B.-A.-T. de Montigny, A.-E. Poirier, R.-S. Weir.—Première épreuve.—L'état actuel des travaux de l'Exposition de Paris et la visite du roi de Suède.—Groupe de toilettes.—Une nichée.—Gravures du feuilleton.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

PRIMES ! PRIMES !!

A la suite de plusieurs observations qui ont été faites au sujet des nouvelles primes accordées par notre journal, l'Administration a résolu de prendre la décision suivante. Il va de soi que ce que nous allons dire ne s'applique absolument qu'aux abonnés, anciens ou nouveaux, qui n'ont aucun compte arriéré. Il va également de soi que notre nouvelle combinaison ne peut être utile qu'à ceux qui envoient d'avance le montant de leur abonnement à l'année qui commence.

L'Administration du MONDE ILLUSTRÉ informe donc ses lecteurs que tous ceux qui paieront d'avance leur année, ou qui fourniront un ou plusieurs abonnements dont ils enverront l'argent, auront le droit de retenir un dollar sur les trois que coûte l'année : ils n'auront donc que deux dollars à envoyer par abonnement d'un an payé d'avance.

Il est bien entendu que tout abonnement qui ne serait payé qu'à la fin de l'année, sera de trois dollars.

Evidemment, ceci annule toutes les primes de livres annoncées précédemment.

Il y a dans le Christianisme une admirable connaissance du cœur humain. Pour empêcher que l'amour de soi ne se déprave, la religion lui présente un but ravissant qu'elle place dans un autre monde. L'homme, animé par l'espoir d'atteindre ce but, pratique le désintéressement sur la terre, il a la force de s'élever jusqu'à l'abnégation de lui-même. Otez la religion, l'égoïsme règne et cherche à s'assouvir ici-bas.

LES RECORDERS DE MONTRÉAL

Le gouvernement local vient d'accepter la démission que, pour cause de maladie, le Recorder M. B.-A.-T. de Montigny lui avait offerte.

En même temps, le gouvernement nommait, pour le remplacer, deux Recorders, MM. A.-E. Poirier et R.-S. Weir.

Monsieur de Montigny—le type du vrai chevalier, du magistrat intègre, du cœur le plus charitable—siégeait depuis plus de dix-neuf ans, ayant été élevé en 1880 à cette position qu'il sut illustrer par sa science, son exquise urbanité, sa miséricordieuse bonté envers les petits, les faibles, les ouvriers, les pauvres.

L'honorable juge naquit à Saint-Jérôme, comté de Terrebonne, en 1838, d'une noble famille d'officiers dévoués aux rois, soit en France, soit ici, et remplis du plus pur patriotisme sur les deux terres de France. Son père, lieutenant-colonel, fut député à l'Assemblée législative.

Notre regretté Recorder est non seulement un savant en droit, mais encore un écrivain distingué, un conteur spirituel autant qu'aimable. Il a écrit dans quantité de Revues de droit ; a signé, tantôt d'un pseudonyme féminin, tantôt d'un autre, de superbes pages publiées par un grand journal disparu. Il a écrit en faveur des malheureux : sa vertu principale—nous allions dire sa passion dominante,—c'est la charité, la plus belle, la plus noble, vertu appartenant en propre à Dieu.

Que de fois ne l'avons-nous pas vu, après avoir séché des larmes, tant il savait compatir aux souffrances des misérables, que de fois ne l'avons-nous pas vu, jetant un coup d'œil de notre côté pour s'assurer que nous ne le regardions pas, glisser une abondante aumône, lui, chargé d'une nombreuse famille, de soucis multiples pour les siens.

Il affectait parfois une certaine brusquerie qui étonnait, quand on le connaissait : c'est lorsqu'il se voyait impuissant à satisfaire sa vertu de prédilection, c'est lorsqu'il ne pouvait donner ! Je l'ai surpris, en ces cas-là, des larmes plein les yeux.

Oh ! le noble cœur, plus noble mille fois par ce grand cœur que par tous les titres ou parchemins !

Voulez-vous le juger ?

Un soir, dans une de ces causeries pleines d'abandon que nous avons si souvent ensemble, il me dit assez vivement :

—Avec votre manie de tout donner, vous n'aurez jamais rien pour vos vieux jours !

Je lui répondis tout simplement :

—Et vous, M. le juge ?

Souriant avec la bonhomie, la bonté qui le caractérise, il reprit doucement, comme en rêvant :

—Mais ne faites pas comme moi !

Il a eu la bonté de m'admettre dans son intimité : il me pardonnera si je blesse sa modestie.

Il a répandu les bienfaits moraux surtout, et combien de jeunes gens et de jeunes personnes lui doivent, ou d'être restés dans le chemin de l'honneur, ou d'y être bravement rentrés ! Il les distribuait, ces bienfaits, de tous côtés, aux étrangers comme à ses compatriotes : combien de fois—presque toujours, hélas !—il a été payé de la plus noire ingratitude !...

Il fait le bien quand même : je le répète, sa noble passion c'est la divine charité.

Il a offert son sang, sa vie, à la plus belle cause, la cause de l'Eglise qui est la cause de la justice et du droit, selon les paroles d'un protestant très connu, protestant droit et juste. M. de Montigny fut le premier Zouave canadien, et son souvenir était vivace au régiment longtemps après son départ. En 1884, récompensant sa vie toute de fidélité et de dévouement, le Saint-Père Léon XIII lui accordait la plus haute décoration de ses Ordres militaires : la croix de chevalier de Pie IX, du Pontife que lui et nous, nous avons eu l'insigne honneur, le souverain bonheur de servir.

Les bénédictions des pauvres l'accompagnaient dans sa retraite forcée, et lui vaudront, nous osons l'espérer, sa guérison et surtout le bonheur.

Le gouvernement a été très heureux dans le choix des deux nouveaux Recorders.

M. A.-E. Poirier est né à Sainte-Thérèse de Blainville en 1857 ; son père, M. Alexandre Poirier, était marchand en cet endroit et y est décédé en 1862, laissant le souvenir d'un homme loyal, plein d'honnêteté en affaires. Sa mère, née Olympe Guérin, a épousé en secondes noces M. Wilfrid Lapointe, shérif-conjoint du district de Terrebonne.

Dans cette famille chrétienne, nous remarquons la Révé. Sœur Poirier, appartenant à l'Asile de Nazareth ; c'est l'aînée des sœurs du nouveau Recorder ; ses autres sœurs sont Mmes Clémentine, qui a épousé M. D. Oshes, pharmacien du Pénitencier de Saint-Vincent-de-Paul ; de leur union, une fille leur est née. Et Bernadette, qui a épousé M. Henri Rolland, de Saint-Jérôme.

M. A.-E. Poirier s'est occupé de journalisme ; il a aussi été traducteur du *Hanard*, de 1884 à 1888.

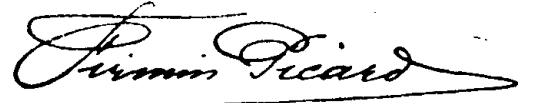
C'est un avocat de talent, et qui s'est distingué dans de célèbres causes criminelles qui l'ont fait remarquer des autorités compétentes.

M. R.-S. Weir est également un avocat de talent dont on dit beaucoup de bien. Il est né à Hamilton, Ontario. Comme M. Poirier, il a reçu ses diplômes en 1880, et en 1897, il recevait le titre de docteur en droit.

« Il a surtout étudié la loi municipale, il a beaucoup écrit sur ce sujet. Il a en outre publié deux livres sur l'échange légal, et sur la loi des faillites. En 1897, il était nommé professeur au *Congregational College*. En cette même année, il fut appelé par la Ville à travailler à la charte de Montréal.

« M. Weir a épousé Miss Margaret Douglas, fille aînée de feu Alex. Douglas. »

Nous souhaitons à nos nouveaux juges de suivre la trace de leur prédécesseur.



CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 25 avril 1899.

Les feuilles vertes sont revenues aux arbres ; les fleurs rient dans le soleil, et le doux printemps exhale sa magnifique chanson de gaieté.

Avril est le mois du renouveau ; les lilas lui appartiennent. Cet après-midi, en allant respirer un peu d'air pur et de parfum des fleurs au jardin du Luxembourg, mon ami, le Dr J.-H. C..., et moi, nous avons pu admirer les lilas les plus jolis. Ils embauvent et leurs riches couleurs : les uns blancs, les autres mauves ou violets, sont de royales parures ornant le splendide et vieux jardin.

Les rues sont encombrées d'étrangers qui, le nez en l'air, reniflent Paris et admirent ses beautés avec de grands yeux étonnés et émerveillés. De leurs mains les plus solides, les Anglais tiennent une ancienne ou une récente édition de Bodecker ; mais, sur des questions de détail, ils sourient d'une façon à dire qu'ils sont les êtres supérieurs que l'on sait !

Et mesdames les Anglaises passent également, marchant sans grâce, plates de partout, vêtues de costumes carnavalesques. C'est avec dédain qu'elles disent des parisiennes, en les jalosant non sans raison, qu'elles sont de jolies poupées... seulement !

Rien n'est agréable comme d'être à Paris en cette saison-ci. L'étranger le sait, et le train du printemps est toujours bondé de gens qui sont si heureux en arrivant ici, qu'ils n'attendent pas pour mettre le pied sur le sol parisien, que le conducteur leur crie : « C'est Paris ! Tout le monde descend ! »

* * *

Secrétaire de rédaction de deux Revues parisiennes, je sais ce qu'est la tâche ardue et difficile de correcteur d'épreuves. Aussi je ne viens jamais corriger les fautes typographiques qui se glissent dans mes chroniques. J'en suis d'ailleurs le premier coupable, attendu que mon écriture est indéchiffrable.—Mais je

viens de recevoir le MONDE ILLUSTRÉ du 15 avril avec une autre petite feuille critiquant ma chronique parue dans ce numéro.

Cette critique est injuste et inspirée par la mauvaise foi la plus absolue. Dans ma chronique telle que publiée, il y avait cette phrase : " Ah ! gamines, prenez prenez garde ! les brises de Paris ne sont pas toutes heureuses ; il y en a qui pleurent la tristesse et qui passent comme celles qui pleurent l'amour et le plaisir."

Or, mon manuscrit disait, à la fin de la phrase : "... Il y en a qui pleurent la tristesse et qui passent comme celles qui chantent l'amour et le plaisir !" — ainsi ce n'est pas de ma faute si l'on m'a empêché de chanter pour me faire pleurer une fois de trop !

Inutile d'ajouter que je ne suis pas responsable, non plus, du *me* qu'il y avait en plus dans les mots : "... elle *me* semble me dire..." Et il n'est point besoin d'être très malin pour ne pas voir une faute typographique dans le *n* de la ligne où on me fait dire : "... il a pu *n*'y venir sourire de bonheur."

Ainsi, terrible critique ! rentrez vos foudres ; les trois fautes critiquées n'ont pas été faites par votre serviteur.

Etes-vous satisfait, cher et érudit confrère ? Vous montrez tant d'humilité que je me garderai bien de vous nommer ou de désigner à mes lecteurs le titre de votre très sérieux journal ; ce serait vous faire une réclame par trop offensante.

Mais laissez-moi vous dire combien je suis heureux et flatté de savoir que vous lisez toutes mes chroniques depuis deux ans, d'autant plus que je suis forcé de vous avouer que je ne vous ai lu qu'une fois, et encore, je m'étais arrêté à la dixième ligne.

* *

Du *Journal de Paris* :

Leopold II a fixé la date du 22 avril pour le *garden party*, qui a lieu chaque année au château de Laeken.

L'année dernière, quelques jours avant cette fête, le roi se promenait près des grilles du palais, lorsqu'il fut abordé par deux dames qui, à cause de son costume négligé, le prirent pour le jardinier.

Elles lui demandèrent si elles pouvaient visiter le parc, ce qui leur fut accordé, et le roi lui-même leur proposa de les accompagner. Sa Majesté apprit bientôt que les deux jeunes femmes étaient Américaines, et ces dernières ne se gênèrent pas pour lui demander quelques détails sur le roi lui-même. Au détour d'une allée, Léopold se trouva face à face avec le comte d'Oultremont et lui dit qu'il avait pris la liberté de montrer le parc à ces dames. Pour reconnaître l'obligeance du jardinier, elles lui firent cadeau d'une pièce de dix francs, en lui demandant si elles pourraient visiter le château.

— Hélas ! non, dit le roi, mais, vendredi prochain, il y a *garden party* ; adressez une lettre à Sa Majesté, et vous recevrez peut-être une invitation.

Elle ne se fit pas attendre et, lorsque les deux Américaines arrivèrent au château, elles faillirent s'évanouir en voyant que le jardinier des jours précédents n'était autre que le roi, qui avait fait placer, comme breloque, à la chaîne de sa montre, la petite pièce d'or. Inutile d'ajouter qu'elles reçurent l'accueil le plus gracieux.

* *

Du *Petit Bleu* :

Quarante mille pèlerins sont arrivés hier à Lourdes. Quarante mille hommes qui vont prier et s'agenouiller et offrir à Dieu le témoignage de leur foi profonde.

Dans l'après-midi, ils ont suivi la procession du Saint-Sacrement pour la première fois dans toute la ville, sur l'autorisation du maire.

Les pompiers formaient la garde d'honneur ; le nom de chaque ville était peint sur des drapeaux tricolores. Le général de Charrette et les zouaves de Patry ouvraient la marche.

C'est la première fois que Lourdes voit un pèlerinage pareil. Pour un seul jour, un hôtel s'est approvisionné de 9 bœufs, de 20 veaux et de 57 moutons. Cinquante trains ont transporté à la basilique l'armée des fidèles.

* *

Le célèbre écrivain français, le fin parisien qui avait été l'ami d'Arsène Haussaye, Edouard Pailleron est mort.

Il était l'auteur d'une des plus jolies pièces du répertoire de la Comédie-Française : *Le Monde où l'on s'ennuie* qui amuse et charme toujours ceux qui aiment le délicat madrigal, l'esprit et les beaux mots.

Parmi les discours qui furent prononcés sur la tombe

d'Edouard Pailleron, les journaux citent surtout ceux de MM. Roujon et Brunetière. Voici quelques lignes détachées de celui de M. Brunetière :

... Ayant fait de sa vie deux parts, il n'en a livré qu'une à la publicité. Je ne crois pas qu'il ait jamais essayé d'attirer à sa personne d'autres applaudissements, ni d'une autre nature, que ceux qui s'adressaient à son œuvre.

Il ne s'est point conté lui-même, ni expliqué dans des *Préfaces*. Et nous, qui ne voyons pas dans cette discrétion un peu hautaine, disons même un peu ombrageuse, le moindre trait ni le moins louable d'une âme un peu fière et même un peu farouche, nous lui rendons d'abord cet hommage de ne pas abuser de ce qu'il n'est plus là pour forcer son intimité.

Mais ce que nous pouvons faire, messieurs, et ce que nous lui devons, c'est d'essayer au moins de caractériser brièvement son œuvre, et trois mots y suffiront peut-être : l'œuvre de Pailleron est française, elle est bourgeoise et elle est parisienne.

Je n'ai voulu, messieurs, dans ces quelques mots, qu'apporter l'expression de nos regrets à la mémoire d'un homme dont votre empressément autour de cette tombe dit assez combien l'amitié vous était précieuse, d'un écrivain qui n'a vécu que pour son art et d'un confrère dont le nom était une parure pour notre Compagnie.

De M. Roujon :

Je dépose seulement sur cette tombe, a-t-il dit, l'hommage d'un spectateur charmé. Ah ! messieurs, quelle foule encombrerait ce lieu de repos si tous ceux que Pailleron sut amuser ou attendrir avaient pu s'y donner rendez-vous ! Le grand public lui était toujours demeuré fidèle. Il possédait le secret de lui plaire, il connaissait l'art subtil de corriger la pauvre humanité d'une main légère, l'égratignant quelquefois, ne la blessant jamais.

* *

La semaine prochaine, nous parlerons de la très-parisienne journée du Vernissage et du Salon.

RODOLPHE BRUNET.

A BATONS ROMPUS

Après avoir lu les appréciations des diverses personnes qui ont témoigné leur opinion sur leurs auteurs favoris, dans l'enquête ouverte par *La Patrie*, car le vent est aux enquêtes, j'ai constaté avec peine que le sentiment déménageait du cœur de l'homme.

Comme on trouve surtout ce noble sentiment dans le style de la femme qui sait rester femme, j'ai constaté qu'aucun des noms suivants n'était mentionné : sainte Thérèse, sainte Agnès de Merici, Mesdames Swetchine, Deshouillères, de Staël, Beecher, Fleuriot, Eugénie de Guérin et tant d'autres dont le style épistolaire forme l'esprit et le cœur. Cela est regrettable, et j'espère qu'à la prochaine enquête, les plumitifs mâles se montreront plus galants à l'égard de celles qui nous enseignent les secrets harmonieux du cœur et de la langue. Parmi le sexe fort et aussi sentimental, je n'ai vu non plus ni Fénelon, ni Paul-Louis Courier, ni Bernardin de Saint-Pierre, ni Young. Si je cite ces quelques noms au hasard, c'est que le cœur tient toujours noblement sa place sur les rayons d'une bibliothèque.

* *

Un vent de grève et d'émigration souffle sur le pays. C'est un mauvais signe.

— Les récoltes ont été cependant abondantes, disions-nous à un fermier.

— Oui, mais elles ne se vendent pas.

— Le travail ne manque pas non plus, disions-nous à un ouvrier.

— Non, mais les produits sont fort chers, et le gouvernement ferait bien mieux de réduire le prix du pain à deux sous la livre plutôt que de réduire la taxe des lettres.

— Mais c'est un progrès, mon cher, et pour peu que cela continue, vous verrez que le gouvernement, dans sa bonté paternelle, vous fournira les lettres écrites, adressées et timbrées pour la même somme.

— Ça, ça fera l'affaire des gens qui écrivent, mais nous, nous n'écrivons pas.

— Voyons, voyons, prenez patience, et tout cela s'arrangera avec le temps.

— Le temps ! mais il leur glisse dans les mains

comme une anguille. Ainsi, vous avez écrit vous-même il y a trois ans : ils sont là à perpétuité ; depuis, un ministre sans fidèles a dit : nous sommes bons pour vingt ans ; enfin un député a dit : nous sommes là encore pour dix ans. Vous voyez bien que le temps leur glisse, et comme c'est en glissant qu'on tombe, j'aimerais bien que vous leur fassiez savoir ça.

C'est fait, mon bonhomme !

* *

Non contents de nous faire avaler la poussière des rues, nos échevins, les pères de la cité, surnommée pompeusement la métropole du Canada, nous abreuvent aussi de poussière liquide. Depuis quinze jours, l'eau qu'on boit est dans un état bourbeux, marécageux, microbeux qui compromet la santé publique.

Aussi y a-t-il des catarrhes et des maux de gorge à transformer la ville en nécropole. Que fait donc le bureau de santé ?... Il semble croupir lui-même dans la boue du fleuve. Cela ne serait rien, si sa négligence n'était une négligence homicide qui atteint toute une population. Que faire ?... Comme la municipalité de Longueuil qui nous donne l'exemple, mettez des filtres publics, et vous aurez une eau aussi limpide que la conscience des échevins de cette noble et baronne ville.

* *

Si l'affreux catarrhe continue à progresser comme il le fait depuis quelque temps, et cela grâce à la poussière que nous avalons et à l'eau que nous buvons, il faudra que chacun de nous ait un arsenal de seringues ou d'inhalateurs. On en invente tous les jours. Après la seringue oculaire, la seringue auriculaire, après la seringue buccale, la seringue nasale, sans compter... toutes les autres. En effet, vous ne pouvez plus entrer chez un pharmacien sans y trouver quelqu'un qui se seringue le nez. Presque tout le monde a un catarrhe qu'on veut guérir, sans tenir compte qu'on a un nez à catarrhe. Ainsi, les nez plats sont des fabriques à catarrhes, de même que les gros nez sont des réservoirs à catarrhes.

Pour se guérir, ces gens là devraient se faire faire un autre nez. Mais comme ces nez là sont des vaches à lait pour certains spécialistes, on les traite et on les maltraite. Or, la guérison est bien simple. Comme il y a : 1^o le catarrhe des fumeurs, c'est de ne pas fumer ; 2^o le catarrhe des buveurs, c'est de ne pas boire ; 3^o le catarrhe des mangeurs, c'est de ne pas manger. De la sorte, votre catarrhe mourra de sécheresse, d'inanition. Comme le moyen est peut-être un peu radical, je vais vous en enseigner un autre. Prenez comme le font certains enfants pour s'amuser un fil de soie, introduisez-le dans une narine, reniflez jusqu'à ce qu'il passe par la gorge, et tirez sur chaque extrémité comme qui ramone une cheminée. Le moyen est commode, facile, sûr, à la portée de toutes les bourses et de tous les nez.

* *

La Poste de Montréal est toujours veuve de son directeur. Cela nous surprend, car en France, où l'on prétend que tout est mal administré, quand un président de la République disparaît, son remplaçant est nommé douze heures après. Ici, c'est une autre paire de manches. On fait neuvaines sur neuvaines, et rien de neuf n'arrive. Ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'on laisse cette administration, qui est la plus importante du pays, entre les mains d'un employé qui a subi un procès il y a vingt ans. Il est vrai qu'il dit avec orgueil : " I was honorably acquitted. " C'est vrai, mais l'antique Mullock, que les facteurs de Montréal et les fermiers de Toronto devraient recommander aux faveurs de Notre Très Gracieuse Majesté pour le 24 mai, devrait savoir que comme la femme de César, un employé public ne doit pas être soupçonné.

* *

A propos de la poste, qu'on couvre en cuivre rouge, quelques-uns prétendent que c'est la cause de la démission de M. Dansereau, lequel ne voulait pas habiter un immeuble officiel couvert avec les *coppes* prises dans la poche des facteurs.

G.-P. LABAT

A LA MÈRE DE L'ENFANT MORT

*Oh ! vous aurez trop dit au pauvre petit ange
Qu'il est d'autres anges, là-haut,
Que rien ne souffre au ciel, que jamais Dieu n'y change,
Qu'il est doux d'y rentrer bientôt ;*

*Que le ciel est un dôme aux merveilleux pilastres,
Une tente aux riches couleurs,
Un jardin bleu rempli de lys qui sont des astres,
Et d'étoiles qui sont des fleurs ;*

*Que c'est un lieu joyeux plus qu'on ne saurait dire,
Où toujours, se laissant charmer,
On a les chérubins pour jouer et pour rire,
Et le bon Dieu pour nous aimer.*

*Qu'il est doux d'être un cœur qui brûle comme un cierge
Et de rire, en toute saison,
Près de l'enfant Jésus et de la sainte Vierge,
Dans une si belle maison.*

*Et puis vous n'aurez pas assez dit, pauvre mère,
A ce fils si frêle, si doux,
Que vous étiez à lui dans cette vie amère,
Mais aussi qu'il était à vous ;*

*Que tant qu'on est petit, la mère sur nous veille,
Mais que plus tard on la défend.
Et qu'elle aura besoin, quand elle sera vieille,
D'un homme qui soit son enfant.*

*Vous n'aurez point assez dit à cette jeune âme
Que Dieu veut qu'on reste ici-bas,
La femme guidant l'homme et l'homme aidant la femme,
Pour les douleurs et les combats !*

*Si bien qu'un jour, ô deuil ! irréparable perte !
Le doux être s'en est allé !... —
Hélas ! vous avez donc laissé la cage ouverte,
Que votre oiseau s'est envolé !*

VICTOR HUGO.

AU SORTIR DE L'OMBRE

(Suite et fin)

Aline l'avait devancé et ses bras étendus lui barraient le passage.

— Jacques, tu m'écouteras, dit-elle, et j'ai le droit d'être entendue. Tu as souffert..., et moi, que n'ai-je pas enduré pendant les cinq années de ta condamnation ! Isolement, travail acharné nuit et jour, humiliations, j'ai tout accepté parce que j'avais résolu de te sauver et tu es sauvé. Je me suis brouillée avec ma famille ; mon père m'a maudite ; et quand ma mère vient me voir en cachette, elle m'implore en pleurant de renoncer à toi. Mais j'ai vaincu. Aux yeux du monde tu es réhabilité, aux miens tu n'as jamais été coupable, tu m'as aimée au-dessus de ton honneur, quelle est la femme qui se plaindra d'être trop aimée ? Que te reprocherais-je ? Pourquoi veux-tu m'abandonner ?

— Rien ne peut me réhabiliter à mes propres yeux, reprit-il d'une voix sourde... J'ai coudoyé trop d'êtres ignobles, vu trop de souffrances... j'ai perdu la faculté d'être heureux... Je ne m'aime plus, qui pourrait m'aimer ?... Tu t'abuses ; si je me laissais tenter, demain tu aurais honte de moi. L'homme que j'ai offensé est mort, mais sa famille vit et me méprise, et me méprisera toujours, comme moi-même je me méprise.

— Tu te trompes, lis plutôt, cria Aline.

Elle sortit triomphalement du bureau un papier timbré qui portait cette déclaration :

Moi, Veuve Martin, qui ai succédé à mon mari dans la direction de sa maison de commerce, je déclare que M. Jacques-Louis Gendroz, mon filleul, poursuivi contre mon gré par mon défunt mari pour lui avoir soustrait une somme de cinq mille francs, m'a intégralement remboursé cette somme avec les intérêts, et, comme je suis convaincue qu'il a agi dans un moment d'égarement, avec l'intention de restituer l'argent, je déclare avoir confiance dans sa probité et être prête à le réintégrer dans son emploi.

Gendroz lut l'acte et passa la main sur ses yeux.

— J'ai remboursé ? dit-il interrogativement. Que signifie ?... Ah ! je comprends, cria-t-il, c'est toi !...

Une lueur de joie traversa ses prunelles et s'éteignit ; d'une voix rauque, avec un tremblement convulsif des mâchoires, ces paroles soupçonneuses sifflèrent entre ses dents serrées :

— Comment t'es-tu procuré cet argent ?

— Par mon travail ! répondit Mme Jacques-Louis hautainement... Je trouve que tu aurais pu le deviner, continua-t-elle, avec dans la voix une révolte étouffée.

Sans rien dire, elle prit dans son tiroir son livre de comptes et le tendit à son mari.

Il s'approcha de la lampe et, minutieusement, examina le gros livre de la première à la dernière page. Son visage s'était apaisé, mais une douleur inexprimable avait remplacé la colère.

— Pardon, dit-il, tu es une sainte... J'ai désappris de croire au bien... Ne m'en veuille pas ; si tu savais ce que j'ai vu de turpitudes, de mensonges, d'hypocrisie... j'ai oublié la lumière.

Il referma le livre.

Elle le lui prit des mains et, s'approchant de lui, tremblante d'espoir, toute tendresse :

— Reste ! murmura-t-elle.

Il la repoussa durement.

— Non, ne me fais pas joindre cette lâcheté à toutes les autres. Tu es la plus vaillante, la plus noble, la plus généreuse des femmes, et c'est pourquoi je ne veux pas que tu sois liée au chétif que je suis, qui n'existe que par toi et livré à lui-même n'est rien, moins que rien. Je serais pour toi un sujet continué d'humiliation, tôt ou tard tu aurais honte de moi, tu pèserais tout ce que tu as donné et ce que j'apporte en échange, et tu te dirais que tu as payé trop cher ma rédemption au prix de ton bonheur.

— Jacques, dit-elle d'un ton de reproche, lorsqu'il y a six ans nous avons fait le serment de passer ensemble les bons et les mauvais jours, de partager peines et joies, tu n'étais pas sincère. Moi, je suis prête à tout accepter de toi, la vie, l'honneur, le salut, et je ne m'en sentrais pas humiliée, car il m'est impossible de me séparer de toi. Quand je pense à toi, c'est à moi que je pense, quand je travaille à ton bonheur, c'est le mien que j'édifie. Tu peux nous donner le bonheur, le veux-tu ?

— Je ne le peux pas ! répondit-il en fixant sur elle ses yeux mornes et froids, scandant ses mots de sorte que chaque syllabe tombait sourdement comme une pellette de terre sur un cerceuil.

Elle recula, pâle, pétrifiée.

— Jacques, s'écria-t-elle désespérément, avec dans les yeux et l'accent l'épouvante et le frisson d'une femme de pêcheur à qui la mer rejette le cadavre de celui qu'elle croyait vivant, Jacques, tu ne m'aimes plus ?

— Je ne sais plus aimer, répondit-il, la tête basse : on aime ses égaux... Tu es une sainte. Je te vénère, je suis prêt à t'adorer, ma rédemptrice, comme la Vierge Immaculée qu'enfant je priais avec ma mère au mois de Marie... Je ne sais plus prier... Je ne sais plus aimer... Tout ce que j'aimais, je l'ai trahi... Je n'ai plus droit à ta confiance ni à ton amour... J'ai volé pour faire ton bonheur... Et tu mens, cria-t-il avec une colère soudaine, quand tu dis que tu crois en moi : tu me fais l'aumône de ton respect, la charité du semblant de l'amour, comme tu recueillerais dans tes bras un chien blessé pour le panser... Tu ne peux avoir pour moi que de la pitié... Non, ne m'interromps pas, je sais qu'il en est ainsi. J'ai eu le temps de réfléchir pendant ces cinq années d'infamie...

— D'expiation !...

— Non, cria-t-il en frappant du pied, d'infamie. J'y suis entré coupable, mais résigné. J'espérais, par cinq années d'humiliations et de souffrances racheter à mes yeux l'instant d'oubli, le coup de foudre qui m'a brisé. Si j'avais eu devant moi le temps de réfléchir une minute, je n'aurais pas commis cette faute. Je n'ai pas compris sur le moment que je volais, je te le jure ! Il m'a semblé que cet argent, qui me tombait inopinément sous la main quand j'en avais besoin et dont je pouvais disposer à l'insu de tout le monde, me revenait de droit. Après, l'acte accompli, je me suis dit que je rembourserais..., c'était un emprunt secret, voilà tout. Je n'ai pensé qu'au plaisir que cet argent

te procurait... et je me suis déshonoré, et je t'ai déshonoré pour toujours. Éternellement, je serai l'homme qui a commis une indécence..., cette tache, rien ne peut l'effacer... mais je ne veux pas que tu sois éclaboussée.

— J'ai lavé la tache, il n'en reste plus un vestige.

— Rien n'efface la flétrissure de la prison... je ne veux pas lire un jour dans tes yeux le mépris et peut-être le dégoût... Non, tu me pleureras comme un mort, j'aime mieux cela... Puis tu trouveras un homme plus digne de toi, et... tu seras heureuse.

Il parlait sans inflexions, la voix métallique, comme s'il répétait une dure leçon, péniblement apprise, et qu'il devait dire sans omettre un mot, vite, vite, pour ne pas se laisser détourner de son dessein.

Aline l'écoutait, les pupilles dilatées : " Était-ce son Jacques qui parlait ainsi ? "

Depuis cinq ans, chaque soir, elle ébauchait en pensée cette fête du retour, se la représentant de mille manières, mais Jacques indifférent, méchant, hostile et la répudiant !... cette vision d'enfer ne lui était pas apparue ; n'était-ce pas une hallucination, un cauchemar ?

Femme, son cœur n'avait pu prévoir la dureté de l'orgueil masculin ; elle le voyait maintenant et en eut peur. Cinq années de souffrances, d'amour, de dévouement héroïque ne triompheraient pas de cette crainte : " Aux yeux du monde je resterai un homme indélicat. "

— Que t'importe le monde, cria-t-elle, si moi je crois en toi, si je t'estime, si je suis fière de ta faute... Oui, fière d'avoir été aimée comme peu de femmes le sont ; quand tu as commis, pour me procurer du plaisir, cet acte répréhensible, tu as prouvé qu'en ce moment ton amour pour moi était ta conscience, ta loi... j'étais le monde pour toi, mon opinion te suffisait... en dehors de notre amour rien n'existait... Je te remercie de m'avoir aimée ainsi... Si tu m'aimais encore, songerais-tu à ce que le monde dira ?

Il y eut un long silence.

— Toi, dit Jacques lentement, d'un ton radouci, tu es restée claire comme au premier jour, mais l'ombre est descendue sur moi, il fait nuit dans mon cœur ; j'ai peur de vivre et je ne sais plus aimer.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! cria-t-elle, pourquoi n'avez-vous pas permis que ce fût moi qui eusse péché ? Oh ! Jacques, mon Jacques, avec quelle joie j'aurais expié, avec quelle confiance en ton amour je serais revenue à toi et je t'aurais dit : " Pardonne, parce que j'ai péché par amour, et je t'aime plus que l'estime du monde ! "

Elle s'était involontairement affaissée sur le tapis aux pieds de Jacques, et les rouges pétales des roses effeuillées saignaient sur sa robe et tombaient une à une avec ses larmes lourdes.

La poitrine du jeune homme se souleva ; il porta la main à ses yeux :

— Non, dit-il sourdement, je suis un réprouvé, tout est fini !

Il courut dans le couloir.

— Je retourne à l'ombre, je lui appartiens, comme toi à la lumière, adieu.

Un cri sauvage d'oiseau écrasé sous le pied fit vibrer les vitres du petit salon :

— Jacques !

Aline l'avait rejoint sur le seuil, et ses doigts convulsifs étreignirent le bras de son mari.

— Tu dis que la lumière te fait peur ! Eh bien, je renonce à la lumière, je te suivrai dans l'ombre.

Elle aspira l'air avec effort, et, d'une voix rauque :

— Tu as volé, je volerai aussi ; mais je ne te quitterai pas !

— Voler, toi ?... Tu dis, voler ?... Aline ! voler ?

Les yeux de Jacques effroyablement ouverts regardaient la jeune femme avec stupeur.

— Toi... Oh ! non, non !

Le visage implacable de l'homme se détendit, ses traits se contractèrent en un spasme d'angoisse. Une vision mentale, rapide comme un scintillement d'étoile, lui montra son égoïsme cruel, son orgueil qui s'affublait d'un masque de délicatesse pour repousser le salut que lui apportait cette femme.

Il comprit tout ce qu'elle avait souffert, quelle force

d'amour elle avait dépensée dans son œuvre de rédemption, expiant plus cruellement qu'un forçat sa faute à lui.

Pourquoi refusait-il son sacrifice ? Il comprit la volupté d'amour planant sur toutes les conventions terrestres, cet amour de l'âme d'un autre qui conduisit Jésus sur la croix ; l'amour qui sauve ; l'amour qui rachète le pécheur, car tout péché est un acte défini, passager, tandis que l'amour est indéfini, éternel, immuable.

Jacques s'inclina devant Aline, ses doigts tremblants effleurèrent le bord de la robe blanche ; il éclata en sanglots, des larmes impétueuses d'enfant qui sait qu'il sera bientôt consolé ; il sentit, selon l'expression profonde de l'Écriture, qu'il dépouillait le vieil homme et qu'un homme nouveau naissait en lui.

Pour la première fois il aima.

La Lumière avait vaincu l'Ombre.

CLARA DELAY

Extrait du *Monde Moderne*.

LE ROMAN DU MARIAGE

La mort de Mme Michelet a fait revivre, il y a quelques jours, la mémoire de l'écrivain. Voici une des pages que celui-ci dédia à la compagne qu'il adorait :

ÉPOUSEZ UNE JEUNE FILLE PAUVRE

La jeune fille pauvre sera douce, croyante, initiée et surtout neuve de cœur.

Tout le reste est secondaire.

Pour commencer par le point qui touche le plus aujourd'hui : la fortune, je dois dire que je n'ai jamais vu une fille riche qui fût docile. Presque toutes, dès le lendemain, dévoilaient des prétentions infinies, surtout celle de dépenser selon leur dot et au delà. Tel qui se croyait enrichi s'est trouvé réellement pauvre, obligé de se jeter dans les hasards de la spéculation.

J'ai osé, il y a douze ans, formuler cet axiome, vérifié de plus en plus.

— Si vous voulez vous ruiner, épousez une femme riche.

Il y a là un danger plus grand que de perdre sa fortune ; c'est de se perdre soi-même, de changer les habitudes qui vous ont fait ce que vous êtes, qui vous ont donné ce que vous avez de fort et d'original. Avec ce qu'on appelle un bon mariage, vous deviendrez quelque chose comme l'appendice d'une femme, une manière de prince-époux, ou le mari de la reine.

Une belle et très belle veuve, tout aimable et de bon cœur, disait à quelqu'un :

— Monsieur, j'ai cinquante mille livres de rente, des habitudes paisibles, point mondaines. Je vous aime, je ferai ce que vous voudrez... Vous êtes mon ancien ami : me connaissez-vous un défaut ?

— Un seul, madame : vous êtes riche.

Non. Tout ce qu'on veut dire ici, c'est que la femme qui arrive au mariage plus riche que le mari est rarement initiée. Elle ne prendra pas ses idées,



LA NICHEE

sa manière, ses habitudes. Elle imposera les siennes ; de l'homme elle fera sa femme, ou la dispute commencera. L'insensible et doux mélange des deux vies ne se fera pas. La greffe par approche sera impossible. Il n'y aura pas de mariage.

Plus pauvre, au contraire, la femme sera riche en bonne volonté. *Elle aime et croit* (grande chose !)... Est-ce tout ? Non, il en faudrait une troisième, qu'elle ne peut pas donner toujours : *comprendre* celui qu'elle aime.

Quand il y a trop de distance de condition, d'éducation, quand il y a plusieurs degrés à franchir, la difficulté est plus grande. Il y faut beaucoup de temps, beaucoup d'art, une patience que n'a pas toujours un homme occupé. On voit parfois, on admire une jeune fille de campagne heureusement née, fleur de beauté et de bonté, de sagesse, infiniment pure, aimante, douce et docile. Adoptez-la, épousez-la ; vous êtes

tristement surpris en voyant les obstacles que vous rencontrerez pour vous entendre avec elle. Elle y fait ce qu'elle peut ; elle écoute et veut profiter ; elle se remet toute à vous. Et cela ne sert à rien. Elle n'a pas l'attention forte. Elle est trop sanguine aussi ; les races de campagne, transplantées hors des travaux rudes, sont tout offusquées par le sang. Elle ne sent que trop tout cela. Elle pleure, s'en veut "d'être si sotté." Elle ne l'est pas du tout. Elle est même très intelligente dans les choses de sa sphère et à sa portée. La faute n'est pas à elle, mais à vous, qui avez cru qu'on peut franchir aisément plusieurs degrés d'initiation.

Cette jeune fille de campagne pouvait, devait épouser un ouvrier distingué de la ville. Et la fille qui serait survenue de ce mariage, déjà affinée de race, et cultivée de bonne heure, eût épousé un lettré ; elle l'eût suivi, compris en tout sans difficulté. Il y

eût eu un mariage d'esprit.

En sera-t-il ainsi toujours ? Non, j'espère bien le contraire. Les classes, ainsi que les races, vont peu à peu se fondant.

A MON PARAPLUIE

Ami commode, ami nouveau,
Qui, contrairement à l'usage,
Te montres dans les jours d'orage
Et te caches quand il fait beau.

Les années qu'une femme retranche de son âge ne sont pas perdues : elles sont ajoutées à l'âge des autres femmes.—COMTESSE DIANE.

LE LILAS

Que ce cher souvenir en ton âme revive !...
 Rappelle-toi ce frais lilas dont l'ombre rive
 Jouait près de l'avrent avec l'azur des cieux :
 T'en souvient-il ? Un jardinier ingénieux
 L'avait greffé : parmi les touffes violettes
 Pétillaient au soleil de neigeuses paillettes,
 Et la brise en riant mélangeait les couleurs.
 Le printemps embaumait de même les deux fleurs
 Qui sur leur seule tige à peine divisée,
 Laisaient perler le feu des gouttes de rosée.
 Qu'ainsi nos cœurs unis dans un même parfum,
 Très cher et tendre ami, s'épanouissent, l'un
 Portant de fiers bouquets aux teintes de pervenches,
 Et, plus jeune et plus doux, l'autre des gerbes blanches.

VALÈRE GILLE.

LE SONNET (*)

ESSAI DE CRITIQUE SUR M. ARTHUR DE BUSSIÈRES

Suite et fin

Voici une *Soirée castillane* :

Vagues, comme un reflet très doux des porcelaines,
 De lumineux éclats d'astres demi voilés
 Caressent doucement sous les cieux constellés,
 L'immobile verdure des pâles marjolaines.

Aussi, dans le silence, on entend vers les blés,
 Le grand vol alourdi des nocturnes phalènes,
 Pendant qu'au loin la voix pure des mondrilènes
 Résonne sur la route aux sables grivelés.

Un franc toréador rêvant de ses parades,
 Sourit en son parler orné de balustrades
 Où l'onagre fleurit près des alcarazas ;

Et la brise du soir, divine éolienne,
 Eveillant des parfums parmi les mimosas,
 Vibre dans les sons d'or d'une tyrolienne !

Dans celui-ci, les mots sont plus choisis, plus sonores, plus vibrants que dans *Kita no-Tendji* : le tour en est plus gai, plus sautillant, je pourrais dire plus parleur. Les vers sont éclatants de joie ou plutôt émus de la beauté qu'ils renferment. Je ne peux commenter ici verbeusement ; et si ce n'était que je trouve un peu *grand* le vol alourdi des nocturnes phalènes, je me contenterais d'admirer, et l'on ne me taxerait pas d'être un disciple d'une académie d'admiration mutuelle. Nous savons nous tuer si facilement en littérature que nous jugeons indigne de nous tuer en nous admirant.

Il faut rendre à chacun selon son œuvre. Remarquons que les rimes de ce sonnet ne sont pas des épithètes inutiles, et qu'elles ne sont qu'au nombre de quatre sur quatorze ; l'on verra sans peine, aussi, que ce ne sont pas elles qui entraînent le char du vers jusqu'à la douzième syllabe, le terminus du vers, si je puis le dire ainsi, que ce ne sont pas non plus d'oiseux substantifs qui mettent le vers sur pied et le font tenir debout comme une colonne immobile. C'est de l'art. S'il y manque un peu de précision, c'est que le poète n'en peut pas avoir autant que le peintre ; il lui faut toujours un peu de vague, tous les êtres délicats ont du vague, de l'indécis ; les parfums et les fleurs ont des senteurs ou des nuances vagues, souvent indéfinissables, et je crois bien que le poète garde dans son style le vague des choses qui l'impressionnent, qui l'inspirent et le font chanter.

Dans la *Soirée Castillane*, il y a la sérénité des cieux, les teintes indécises des étoiles, les parfums des mimosas et des alcarazas, un toréador qui rêve, de la musique dans la brise qui "vibre dans les sons d'or d'une tyrolienne." Je pourrais encore, en ce genre, citer une *Soirée Allemande*, une *Aubaine latine*, le *Retour du voyageur* ! etc.

Vous avez pu vous rendre compte des deux sonnets que j'ai essayé d'étudier avec vous ; nous avons vu de quelle manière l'imagination du poète fait vivre le paysage castillan et le vieux temple japonais ; et nous avons donc compris que M. de Bussièrés a la première qualité du poète : l'imagination, outre la virtuosité qu'il sait mettre dans son unique genre de

(*) Tous droits réservés.

poésie : le sonnet. Je tiendrais à dire et à démontrer que s'il n'a pas le temps de penser au vers, il a beaucoup de cœur, il a du sentiment, de la vraie sensibilité. On voit dans le premier sonnet que j'ai cité dès le début qu'il dit lui-même, que dès son enfance, "il accoutuma son cœur au flambolement des astres" ; je ne crois pas qu'il l'ait cependant accoutumé à subir les épreuves de la vie, et nous allons le voir. Il n'est pas désespéré, seulement, il se plaint. C'est une âme qu'un sourire fait vivre, et que le moindre refus étiole.

C'est pourquoi, je ne le lui reprocherai pas ; car, il sait si bien se plaindre ! mais d'une plainte si légère, si tranquille, à peine perceptible, tant il dissimule son cœur en se servant des mots et des accents de la prière. Il s'adresse à la Muse, à celle qui peut le sauver ou le perdre ; et, cela viendra de l'encouragement que les lecteurs continueront à refuser aux poètes, en suivant l'exemple des gouvernements.

Il sait qu'il ne peut compter sur la faveur politique, et au lieu de faire une supplique, il fait une prière. Il n'est pas pratique ; il donne ses sonnets comme nous donnons notre chétive prose à des gens qui ne savent pas lire. Quoi ! il faut bien se faire imprimer ! Donc, voici cette belle prière. Je cite tout le sonnet ; il faut toujours citer un sonnet en entier. Je ne connais pas de délicat qui mordrait dans une pêche déjà mordue, s'il n'est pas un enfant.

Muse, console-moi pendant que sur la route
 Où l'on va tristement sans espoir de retour,
 Je fais, épouvanté, la mort, sombre vautour
 Dont le vol effrayant poursuit l'être en déroute,

Jusqu'à ce que plus tard, je succombe à mon tour
 A l'effroi des combats que me livre le Doute,
 Laisant au sol où mon sang tombe goutte à goutte
 Le cadavre d'un cœur et des ronces autour.

Mais quand je dormirai dans l'horreur des ténèbres,
 Quand les souffles d'automne aux complaintes funèbres
 Glaceront les débris de mon corps sans linéol,

Souviens-toi que jadis tu te plus à descendre
 Vers celui qui t'aimait plus que sa vie ; et seul
 Que ton luth pleure au vent qui roulera ma cendre.

L'on croirait entendre la voix d'un Crémazie qui se plaint funèbrement, "isolé dans sa vie, isolé dans sa mort."

Poète, qui as de si tristes sanglots dans ton âme, console-toi, la Muse t'a nourri, la Muse t'élèvera encore, et l'on verra peut-être trop tard des rayons de gloire dans la cendre de tes os ! Ne te décourage pas si vite. Tu es trop jeune. Le doute peut s'enfuir comme la vie, et la gloire venir comme la mort. Je ne veux pas te reprocher ce sanglot, moi, j'ai déjà ri des miens et je ne suis pas bien vieux !

Dans cette prière, à part un vers qui n'a pas de césure, je trouve les images presque incomparables. C'est de la peinture faite avec du sentiment.

"Le cadavre d'un cœur et des ronces autour," est une personnification de la douleur, et la mort dont "le vol effrayant poursuit l'être en déroute..." je ne puis commenter ce sentiment, il dévoile des sanglots de poète, ça se ressent mais ne s'exprime pas deux fois.

S'il y en a qui s'obstinent encore à dire qu'il n'existe pas de *jeunes* qui soient poètes, qui sachent s'envoler jusque vers les cimes qu'ils ont atteintes, ceux-là peuvent constater que s'ils ont refermé leurs ailes, fatigués de raser la terre, il en est dans la génération nouvelle qui atteignent au moins des cieux que personne encore n'a touchés dans notre pays. La poésie n'est pas morte ici, malgré qu'on cherche à la tuer ; ceux qui se sont cru des aigles peuvent regarder planer des aiglons hardis que les aigles ne connaissent pas. Une chose m'a frappé dans mon pays : Quelques-uns, de nos compatriotes poètes, nous ont dit que nous sommes les pasticheurs des poètes français. Mais, la plupart de ces poètes plagiaires sont maintenant silencieux.

Ceux qui se plaisent à dire de telles excentricités devraient nous dire ce qu'ils sont eux-mêmes avant de nous donner des titres qu'ils ont peut-être acquis avant nous ! Le français est le français partout, ici

comme en France, et je pense bien que la poésie française est digne de nous servir de modèle. Ils sont rares les auteurs qui n'ont pas imité un peu, au moins jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans ! Dire ce que Racine aurait fait sans avoir traduit Euripide, et Boileau sans avoir imité Horace, est impossible. S'ils ont égalé leur modèle, d'autres, il me semble, peuvent avoir cette capacité. Il ne faut pas conclure si vite à notre pauvreté d'esprit. Il faut lui donner au moins le temps de s'essayer. Il est vrai qu'il y en a qui s'essayeront jusqu'à leur mort ; mais, en fin de compte, à pasticher loyalement, un pasticheur fut-il canadien, on peut être encore un pasticheur original, et voilà ce qui importe le plus : l'originalité, être soi-même.

Les dernières guerres entre deux de nos poètes nous ont été fatales, car les Français de France croient maintenant que le Canada est le pays des pasticheurs. Il faut les faire mentir en nous rendant maîtres de la langue que nos ancêtres nous ont léguée. Nous avons des efforts surhumains à faire, et pour cela il faut de la critique, mais de bonne critique, qui ne fasse pas ses délices de déchirer son voisin. Si nous n'avions pas à gagner notre pain par un autre moyen que la plume, nous aurions vite une littérature, mais il faut se souffler dans les mains quand le buffet est vide.

La littérature n'est qu'un moyen intelligent d'occuper des loisirs, ce n'est pas un métier. La plume est une arme dangereuse entre certaines mains ; cependant, elle a tous les honneurs de la pauvreté, et de l'apathie des riches. Puis, nous n'avons presque pas de plumes pacifiques ; mais M. de Bussièrés en a une et j'espère qu'il n'entrera pas dans une colère lyrique si je lui reproche quelques défauts après avoir fait voir ses nombreuses qualités.

En résumé, M. Arthur de Bussièrés est un coloriste à qui il manque un peu de précision. Il a le cœur un peu sombre et l'imagination, je ne dirai pas riante, mais, mieux que cela, souriante, parce qu'il est d'une extrême délicatesse. Il ne parle jamais de lui à moins qu'il ne s'agisse d'exprimer un sentiment, et encore a-t-il soin de l'encadrer le plus possible, tâchant ainsi de se faire oublier. Sa manière d'écrire révèle un grand souci de l'effet que l'agencement des mots et des rimes peut produire d'abord en lui, ensuite chez le lecteur. Il cherche la nouveauté, et tellement, qu'il crée des mots, des adjectifs, des adverbes, visant toujours à produire le plus d'effet possible.

Il aime à rapetisser quelquefois les grandes choses et à agrandir les petites. Le moindre détail le préoccupe ; il travaille lentement et jusqu'à ce qu'il ait une entière satisfaction personnelle. Sa conception est parfois d'une grande exiguité qui prend des proportions à mesure que le sonnet touche à sa fin. Je ne me rappelle pas bien, mais il me semble avoir vu, sinon dans les sonnets que j'ai cités, du moins dans d'autres, que le second quatrain est souvent presque la répétition du premier, mais agrandi peu à peu. Les tercets de presque tous ses sonnets sont irréprouchables et sont, le plus ordinairement, étroitement liés ensemble. Je sais cependant un sonnet qui est fait tout d'une haleine, le premier cité dans cette étude, ce qui démontre facilement que son inspiration, ou mieux sa vision, peut dépasser le cadre de quatorze vers. Mais il est toujours préférable qu'il se donne une limite assurée. Il y a trop de poètes qui font du remplissage avec des lieux communs et des métaphores banales, et qui ne réussissent presque pas à exprimer leur pensée, ou leur rêve en quelque sorte visionnaire et kaléidoscopique, leurs images ne diffèrent que de couleur ; au fond ce sont toujours les mêmes images. Je préfère donc un sonnet qui chante et ne dit rien, pourvu qu'il sonne, de longues et nombreuses stances où l'on semble entendre après chaque groupe de cinq ou six vers, comme le souffle du poète qui veut reprendre haleine. M. de Bussièrés est un sonnet-tiste de talent qui a de légers défauts, mais il est très compréhensible.

Mais, on me ferait peut-être un reproche si je ne disais pas que M. A. de Bussièrés emploie un peu trop souvent les *aussi*, les *pourtant* et les *cependant* que, qui enlèvent, selon moi, un peu, sinon beaucoup, à la beauté du grand vers. Il est vrai que ces conjon-

tions le plus ordinairement sont employées avec méthode, mais, je ne crois pas qu'elles soient poétiques et artistiques non plus. Ces mots ont l'habitude de tenir la tête du vers ; et c'est pourquoi ils ne me semblent pas indispensables à la substance même, et pas plus à la beauté du vers qui sans cela ne pourrait que se mieux porter. Encore un mot, et c'est le dernier. Il me paraît passablement bizarre, étrange même, que le poète aille chercher ses sujets en Chine, au Japon ou en Espagne, quand il y en a tant sur notre terre canadienne qui sollicitent l'attention du talent.

Il y a toute une épopée de descriptions à prendre dans l'époque primitive de notre histoire ; il y a toute une poésie à extraire des brumes fameuses de ce monde sauvage, jadis inconnu, et dont nous avons tant de documents révélateurs. Si nous voulons avoir une poésie qui soit la nôtre, c'est là qu'il faut aller la chercher en grande partie. Je conseille donc à ceux qui veulent mériter des palmes, et de la gloire, à ceux qui ont le talent, de nous donner de la poésie canadienne, de la poésie qui sorte de chez nous. On sait que le lyrisme fut porté à un degré surprenant par Crémazie ; il est temps que nous puissions avoir de la poésie épique dont quelques sonnets déjà nous ont donné le goût et nous ont fait voir la ressource. Avant tout, il faut être de notre pays : et un peuple ne peut avoir de littérature sans une base légendaire ou historique.

Nos littérateurs ont assez insisté, surtout les poètes, pour qu'il soit temps que nous commencions à être nous-mêmes.

Tout ceci ne veut pas dire que M. de Bussières a eu tort de faire des sonnets exotiques ; au contraire. Il nous donnera plus tard des choses encore plus surprenantes. Il a l'avenir pour lui et le talent ; mais il est déplorable qu'il ait contre lui, la vie. Il la subit stoïquement au dehors comme son maître Le Comte de Lisle, mais il la souffre au dedans.

C'est bien un poète, il est jeune encore. Il y a à peine deux ans qu'il écrit et qu'il s'est révélé. Il a depuis lors fait des pas de géant. Soyons confiants en lui. Il est le *bonheur* dont j'ai su comprendre un peu la chanson, et j'aimerais toujours à demeurer dans les paysages de ses sonnets pourvu qu'il continue à chanter.

J'ai voulu simplement exprimer une opinion personnelle ; elle me semblait digne d'attirer l'attention des jeunes poètes. M. de Bussières est encore le seul qui nous ait donné des sonnets avec des illusions d'épopée en miniature, et nous ne voudrions pas qu'il fit perdre à notre patriotisme, et à notre jeune littérature pleine d'avenir, mais d'un avenir enclos dans un pandémonium de difficultés, qui sont aussi vivaces que les préjugés où elles puisent chaque jour des forces de résistance de plus en plus désespérées contre l'indifférence, l'apathie, et le mercantilisme.

La politique nous a enlevé le goût des arts, et surtout le goût littéraire qui semble ne pas être encore dans nos mœurs, puisqu'il n'est l'apanage que d'un petit nombre, d'un petit nombre qui ne compte pas encore.

J'ai mis toute ma conscience de critique dans cet essai. Que l'on ne m'en veuille pas, je suis certain de ne pas avoir notablement agrandi le champ de la critique mais de lui avoir donné une forme sincère personnelle, et de n'avoir pas pris des plaintes pour des sonnets. Je ne demande plus que deux choses : que Dieu conserve M. de Bussières au pays et qu'il ne l'enlève pas à l'amitié.

Henry Despatois.

15 avril 1898.

Tout homme qui n'est point à sa place est un danger à lui-même et aux autres. — LOUIS VEUILLOT.

Il me semble que, sur la terre, nous avons à peine le temps de commencer les choses ; tout reste inachevé. — EUGÉNIE DE GUÉRIN.

LA BONNE TERRE

(Musique de Vincent d'Indy)

Gaiement

La terre est blanche au mois d'hiver
Vive la bonne terre ! Des flocons qui
volent dans l'air Tous les champs sont couverts . A
lors dans la chaumière Un fait brûler gai
ment La bûche et le sarment Vive la
bonne terre ! Vive la bonne terre !

*La terre est verte au doux printemps.
—Vive la bonne terre !—
Le soleil luit sur les étangs,
Tous les nids sont chantants.
Alors sur la jachère,
Le brave paysan
Pousse le soc luisant,
—Vive la bonne terre !—*

*La terre est blonde au mois d'été.
—Vive la bonne terre !—
Les épis qu'on va récolter
Ont chaleur et clarté.
Le ruisseau désaltère
La soif des moissonneurs
Et des rudes faneurs.
—Vive la bonne terre !—*

*L'automne vient : le sol bientôt
—Vive la bonne terre !—
Porte comme un rouge manteau
Les vignes du coteau :
Et les fruits sabbataires,
Mûrs pour être mangés,
Sont cueillis aux vergers
—Vive la bonne terre !—*

MARC LEGRAND.

LETTRE OUVERTE

Ma bonne Suzette,

Me connaissez-vous ? Moi, je ne vous connais pas, et vous seriez mille fois aimable et charmante de me dire votre nom.

Vraiment, je vous ferais un immense plaisir en vous disant lequel des deux amoureux épouse Claire d'Yvetot ?

Eh bien, oui, je vous le dirai, vous m'avez l'air si gentille. Mais, laissez-moi vous demander un peu de patience. Monsieur le rédacteur m'en demande toujours à moi !...

Encore un peu de temps, et vous pourrez lire dans LE MONDE ILLUSTRÉ, ce qui est arrivé à cette Claire d'Yvetot qui vous intéresse tant, et un peu de temps encore, et vous connaîtrez-je ?

Si je vous devinais bien, je vous dirais d'autres choses ; d'ailleurs, si vous me connaissez, vous savez le moyen de les apprendre.

Quand on est gentille comme vous, ma bonne Suzette, il me semble qu'on ne garde plus l'incognito.
Bien à vous,

Laurette de Valmont

Trois principaux motifs doivent nous rendre le temps précieux et estimable. Premièrement, il est le prix de l'éternité ; secondement, il est court ; troisièmement, il est irréparable. — MASSILLON.

L'ANGELUS

Le matin, au crépuscule, lorsque n'étant plus nuit il n'est pas encore jour, entendez vous, dans le campanile ajouré un chuchotement de notes ? C'est le bronze qui se réveille ! Les sons se détachent un à un d'abord, comme martelés par le lourd battant ; puis ils s'envolent en troupes joyeuses et vont trembler sur les feuilles se poser sur les toits qu'ils ébranlent. Leurs légions matinales pénètrent dans les demeures pour inviter l'âme chrétienne à la reconnaissance et à l'amour. *Ad te de luce vigilo.* Quand paraissent les teintes rosées du levant, la cloche soupire et entonne avant toute créature, un hymne à l'Eternel. C'est un écho du ciel qui retentit. Comme elle murmure suavement à l'oreille et au cœur l'*Ave Maria* de l'ange ! Comme elle nous remet vite sous les yeux la scène qui inaugura l'œuvre rédemptrice ! Ses vibrations vont jusqu'au plus intime de l'âme. N'est-ce pas qu'elles ont quelque chose de la fraîcheur vierge du matin, de la douceur neuve de l'aurore ? Oh ! qu'elle est douce la mélodie de l'angélus dans les brumes du réveil !...

Le midi encore, la cloche nous arrache à l'œuvre quotidienne et nous permet de respirer en regardant le ciel. Ses notes qui tombent, jettent dans notre vie la pensée de l'éternité. Nous sommes si vite repris par les choses de la terre ! Il faut qu'une voix vienne souvent remettre en nos âmes le souci de l'au delà.

Et la cloche est cette voix. Nos cœurs s'envolent vers Dieu avec ses sons. Elle nous renouvelle, sur l'âpre chemin de la vie, l'affirmation des divines espérances. Elle marque la halte du milieu du jour et retrempe nos courages chrétiens pour le travail qui va suivre. Le laboureur entend venir sur la plaine ses harmonies et se découvre comme pour saluer le message d'en haut. Les ondulations sonores rafraichissent la nature ardente...

Le soir enfin, — oh ! qui dirait le charme berceur de l'angélus du soir ? — quelle heure délicieuse ! *Ave Maria* sur la terre et les flots ! Du clocher que dorment les rayons mourants s'épand une rumeur confuse. Il y a dans les vibrations de la cloche un peu du calme infini des choses. Pour nous convier à la dernière prière, son âme de bronze a des sonorités de rêve. Dans l'espace tranquille, apaisé, ses notes se prolongent et ce prolongement ajoute à leur primitive poésie. La mélodie est souveraine et trouve plus vite le chemin des cœurs. Au milieu du silence qui suit la fin du jour, rien pour l'atténuer, ni pour la faire oublier peut-être. Les montagnes, les vallées qui s'endorment en répètent les échos. Les nuages, là-bas, l'accueillent dans leur robe de pourpre. J'aime les carillons dans les cités antiques. J'aime surtout l'humble cloche du hameau tintant l'angélus du soir !...

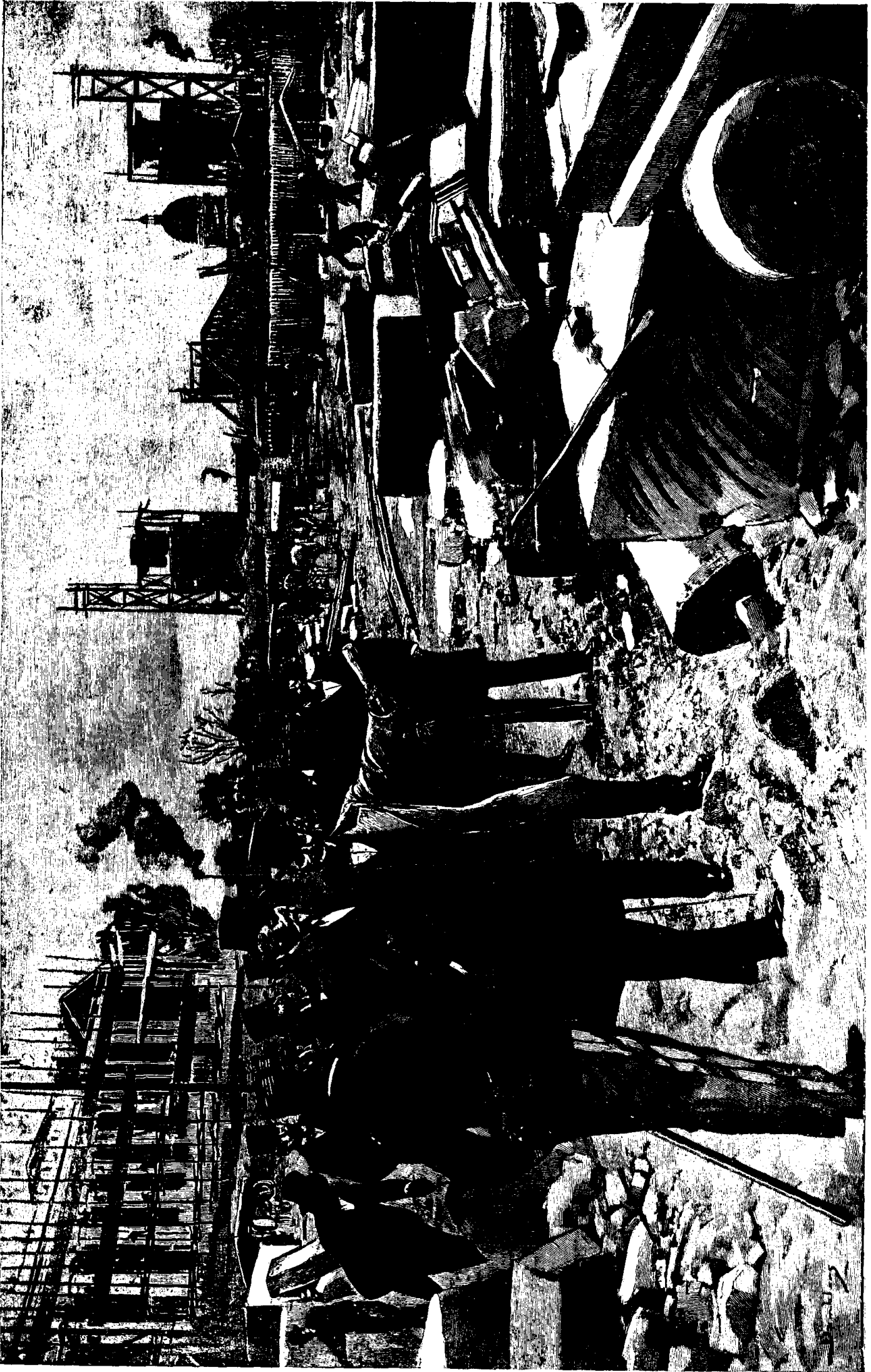
FR. A. H. BEAUDET,
des Fr. prêch.

LE TRAVAIL À L'AIGUILLE

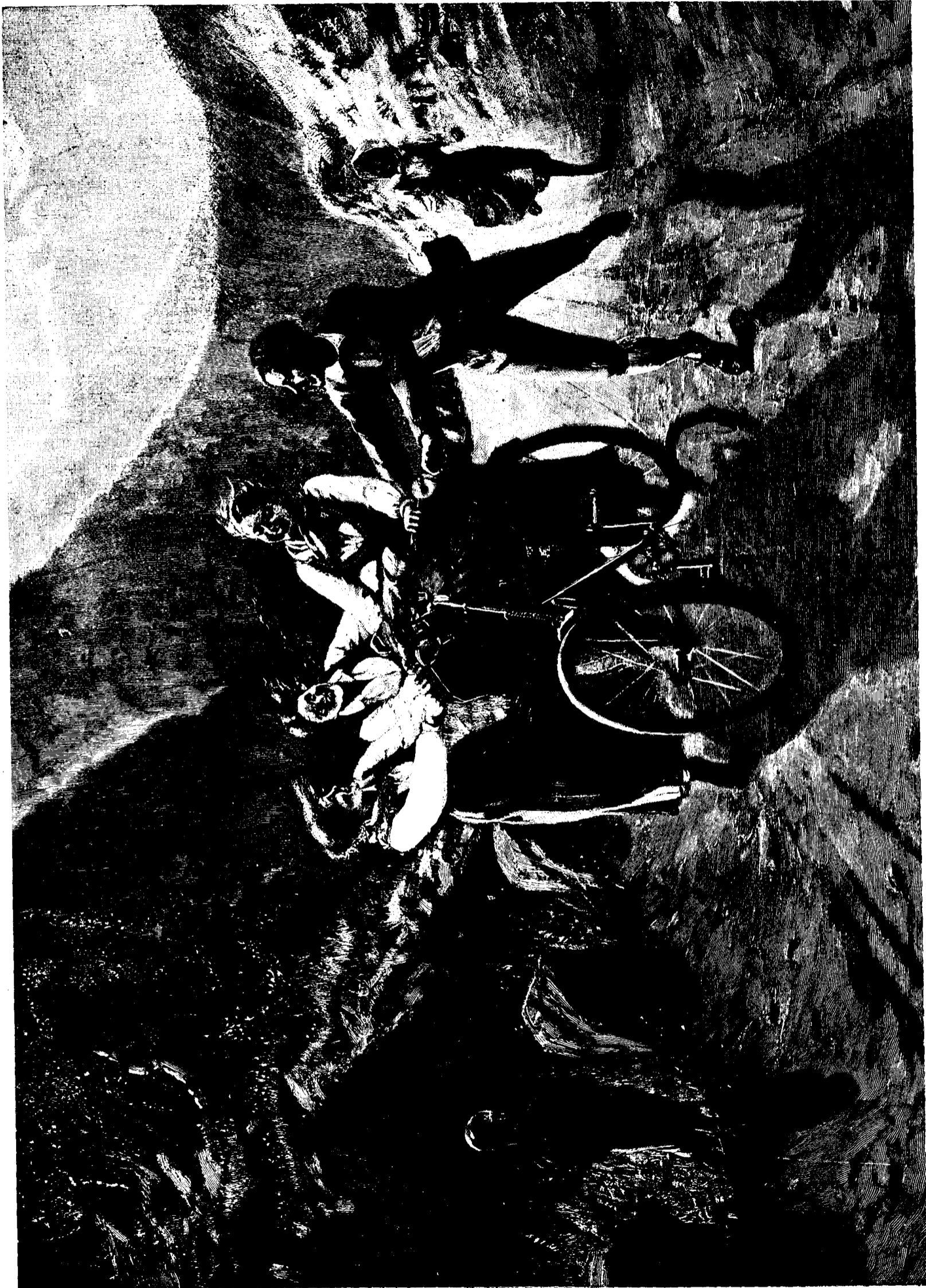
Le travail à l'aiguille joue un grand rôle dans l'existence de la femme, c'est à peu près le seul qui lui soit exclusivement réservé. A la jeune fille pauvre, à l'ouvrière, il permet de gagner honorablement sa vie. A la mère de famille, il fournit le moyen de faire des économies multipliées. Enfin, à la femme favorisée des biens de la fortune, il offre une distraction agréable, un passe temps précieux et lui permet d'être utile aux pauvres et de leur venir en aide délicatement. Pour toutes, en un mot, l'aiguille est une amie intime, souvent le soutien du ménage et toujours l'auxiliaire indispensable de la charité. Elle remplit les heures de solitude, combat l'ennui, favorise les bonnes œuvres, et au besoin lutte contre la misère. Jeunes filles, familiarisez-vous avec tous les ouvrages à l'aiguille, aimez-les, devenez-y habiles, ils vous donneront plaisir et profit.

CL. JURANVILLE.

Qui est gne de respect ? Celui qui respecte son prochain.



L'ETAT ACTUEL DES TRAVAUX DE L'EXPOSITION DE PARIS ET LA VISITE DU ROI DE SUEDE



PREMIERE EPREUVE

LE JEU DE CROSSE

LE NATIONAL.

Voici revenue la saison des jeux si bien dits "athlétiques." Parmi ces jeux, il en est un entièrement propre à notre pays, et ce n'est pas un des moins captivants ; nous voulons parler du jeu de crosse.

Il s'est formé plusieurs clubs de ce jeu : nous en possédons un spécialement créé pour les Canadiens-français, le National.



J.-A. LAMARCHE, PRÉSIDENT

Déjà, cette société s'est mesurée avec ses aînées : après bien des péripéties où l'on n'a pas toujours usé de procédés entièrement loyaux à son égard, elle a enfin conquis le championnat qu'elle détient actuellement encore.

Nous publions en ces colonnes les portraits du président du National, M. J. Lamarche, et du vice-président, M. A. Menier. La semaine prochaine, nous donnerons ceux du secrétaire et du trésorier.

Le National a son terrain près des rues Atwater et Sainte-Catherine. C'est là que cette société se livre à ses exercices préparatoires, nous n'en doutons pas, à de nouveaux succès. Elle doit, en effet, maintenir sa réputation et acquérir de nouvelles gloires.



Photo Laprés & Lavergne.

A. MENIER, VICE-PRÉSIDENT

Nous osons espérer que nos compatriotes soutiendront de toutes leurs forces et de leurs encouragements le club Le National. On nous dit que la direction, sans vouloir en éliminer les éléments de race étrangère qui s'y trouvent, veut cependant en faire absolument une société canadienne-française, et favorisera nécessairement dans ce but, l'enrôlement des nôtres : les jeunes gens se feront donc un devoir de s'y faire inscrire.

La deuxième équipe du National jouera son premier match samedi, le 20, avec les Leo. La rencontre aura lieu sur le terrain du National.

LA RÉVÉRENCE

La Révérence dont la mode est morte, après le XVIII^e siècle, avec les mouches et la poudre, était la grande étude de nos grand'mères.

Après "La Croix de par Dieu", ce que l'on apprenait, avant tout, aux petites demoiselles de l'autre siècle, c'était à faire la révérence. Et il fallait voir comme, pinçant leur robe des deux mains, les mignonnes s'étudiaient à la reproduire avec grâce. C'était tout une affaire, car il y avait plusieurs sortes de révérence — et selon les gens et selon les circonstances. Le principe de la révérence était de marquer à quelqu'un un grand sentiment de respect. Elle s'exécutait en inclinant beaucoup le corps et en pliant les genoux. C'étaient les maîtres de danse qui étaient chargés d'apprendre aux jeunes filles à faire la révérence selon les règles, avec les petites manières du beau monde et les petites mines du grand ton.

Il y a trois sortes de révérence : la révérence en avant, la révérence en passant, et la révérence en arrière. La science à la mode voulait qu'on fit, à propos, telle ou telle révérence.

Rien ne recommandait une jeune fille ou une jeune femme comme la révérence qu'elle détachait dignement ou gracieusement à un noble personnage ou à une belle amie. La révérence, du reste, faisait valoir la souplesse de la taille, l'élégance de l'allure, l'attitude élégante du port de la tête et le charme du sourire.

Dans l'ancienne cour, et dans certaines circonstances déterminées, l'étiquette avait réglé ce qu'on appelait la *cérémonie des révérences*. A propos de la mort d'une des filles de Louis XV, en 1752, l'avocat Barbier écrit ceci : "Mardi était le jour à Versailles pour la cérémonie des révérences. Le roi se tient dans son appartement ; les princes du sang, les ambassadeurs, tous les gens de la cour, se présentent les uns après les autres en grand manteau de deuil, rabat, et les cheveux en long épars. Cette cérémonie est pour faire compliment au roi sur la perte qu'il a faite. Le roi parle seulement à quelques princes ou grands seigneurs et ne voit guère les autres dont il ne connaît même pas la plus grande partie."

En présence des saluts familiers et des shakehand grossières, comme je les regrette — les révérences de nos grand'mères ! Je me rappelle au plus lointain de mon enfance, une petite personne toute ratatinée, qui était ma bisaïeule. Ayant franchi le siècle, elle n'avait jamais voulu s'astreindre au nouveau salut de la Révolution et rien n'était étrange comme de la voir — toute seule, dans la vie — faire la révérence, la belle révérence de son temps. Elle voulait toujours nous apprendre à la faire, cette révérence ; mais elle y perdait invariablement sa patience et ses lunettes, la chère et bonne bisaïeule !

AIMÉ GIRON

MON DOMESTIQUE BIGORNEAU

Vous ne connaissez pas Bigorneau ? Eh bien ! Bigorneau, c'est mon domestique.

D'abord, je dois vous dire tout de suite, Bigorneau n'est pas très fin-finot. Au contraire, il est bête, mais bête, comme une bête qui n'aurait pas d'esprit.

Tenez ! quelques-uns de ses traits entre mille : Hier, j'écrivais dans mon cabinet de travail. Soudain, j'entends... patatras !... Bon ! que je m'écrie, voilà mon Bigorneau qui a fait des siennes ! Je le sonne. Il arrive l'air penaud.

—Bigorneau, qu'as-tu cassé encore ?

—Une assiette, monsieur.

—Mais, maladroit, comment t'y prends-tu donc, pour briser ainsi tout ce que tu touches ?

—Ma foi, monsieur (et Bigorneau va chercher une autre assiette), je la tiens comme ceci, je la frotte, je regarde en l'air, et...

Et Bigorneau laisse tomber l'assiette en disant :

—Je fais comme cela, monsieur !

Un autre jour, je lui avais dit :

—Ecoute, fais bien attention, j'ai à travailler demain matin, tu me réveilleras à 6 heures ; n'y manque pas. Savez-vous ce qu'il me répond ?

—Oh ! monsieur peut compter sur moi ! et en s'en allant, il ajoute : monsieur voudra bien me sonner.

Non, il n'a pas son pareil ! Figurez-vous qu'il y a huit jours, il entre dans ma chambre d'un air très joyeux.

—Ah ! monsieur, s'écrie-t-il, quelle bonne nouvelle !

Et moi, très étonné :

—Un héritage ?

—Oh ! mieux que cela !... On va me faire mon portrait. C'est votre ami Coquenbois, l'artiste en dessinature (et, entre nous, un bien brave monsieur) qui m'a fait cette proposition. "Mon vieux, qu'il me dit, tu as une binette à peindre et à encadrer. Ce sera le clou de l'Exposition".

Alors, vous comprenez, moi, j'ai saisi l'occasion aux cheveux, et je lui ai répondu :

—Entendu, je passerai poser chez vous tous les soirs, après mon ouvrage. Vous me *peintraturerez* grandeur nature, tenant à la main un livre que je lirai tout haut.

Qu'en dites-vous ? Et si c'était tout ! Encore une : Je donnais depuis quelque temps mes soins à un pauvre diable, qui ne tenait à la vie que par un fil. J'espérais cependant le remettre sur pied, grâce à certain médicament de ma composition. J'envoie Bigorneau chez mon malade, en lui recommandant de le veiller pendant la nuit, et de lui donner, toutes les heures, une cuillerée à bouche de cette potion.

Le lendemain, je vais voir l'effet qu'elle avait produit.

—Eh bien, Bigorneau, et notre malade ?

—Hélas ! monsieur, me répond Bigorneau en pleurant, il est mort !

—Il est mort ! Mais, lui avez-vous fait prendre ma médecine ?

—Bien sûr, monsieur ; seulement, rien n'a fait, et pourtant, je l'ai si bien secoué ! Voyez, il m'est passé entre les bras !

—Secoué ? Comment ?

—Dame, me répondit Bigorneau, de son ton le plus naturel, il y avait écrit sur le remède : *secouer avant de faire prendre*. Vous comprenez... j'ai secoué, hardi donc !

—Quoi, secoué ?

—Mais... notre homme ?

—Malheureux ! c'était la fiole, et non le malade... Ah ! si tu meurs, toi, d'avoir trop d'esprit, Bigorneau, je veux être pendu !

JULES DELSOL.

LES ARCHIVES DE LA SCIENCE

LA DECOUVERTE DES ALLUMETTES PHOSPHORÉES

Jusqu'à présent, deux Allemands, Roemer et Preschel, se disputaient l'invention des allumettes au phosphore. S'il faut en croire une revue de chimie allemande, d'après le témoignage même d'un ami de collègue encore vivant de l'inventeur, il semblerait que ce véritable inventeur fut le Hongrois Janos Irinyi. Suivant, en 1835, à l'âge de dix-neuf ans, en qualité d'élève de l'École polytechnique de Vienne, le cours de chimie du professeur Meissner, il aurait été très frappé de la réaction qui se produit lorsqu'on frotte ensemble du peroxyde de plomb et du soufre. Aussitôt l'idée lui serait venue que l'on pourrait augmenter fortement l'intensité de la réaction en remplaçant le soufre par du phosphore.

Il s'enferma dans sa chambre et on ne le vit pas les jours suivants. Désireux de le voir, son ami se rendit chez lui et après s'être annoncé, il reçut cette réponse. "Va-t-en, Schwab, je fais une découverte." Quand Irinyi vint retrouver ses amis, il avait les poches pleines d'allumettes qu'il frottait sur les murs et qui toutes prenaient feu. Il les préparait en faisant fondre du phosphore dans une solution concentrée de colle et en agitant jusqu'à ce que la masse fût refroidie et que le phosphore fût finement divisé. Il mélangeait cette

émulsion avec du peroxyde de plomb brun et trempait dans le mélange les bûchettes qui avaient été préalablement plongées dans un bain de soufre fondu. Irinyi aurait vendu son invention 700 francs à un commerçant du nom de Roemer. On prétend qu'Irinyi vit encore dans le sud de la Hongrie.

Mais d'après un autre journal allemand, l'inventeur des allumettes chimiques serait Jean-Frédéric Kammerer, de Ludwigsbourg (Wurtemberg), qui aurait eu l'idée d'utiliser le phosphore pendant une détention de six mois encourue pour menées politiques en 1832.

L'inventeur n'aurait pas tiré grand avantage de sa découverte, malgré tous ses efforts. L'institution des brevets n'existait pas encore, de sorte que les concurrents surgirent de toutes parts. Pour comble de malheur, la fabrication fut interdite en 1835 comme dangereuse.

Cette interdiction fut levée plus tard, quand l'exemple des pays voisins eût montré que les craintes étaient exagérées; mais l'inventeur, frappé par ce coup répété, avait perdu la raison. Il mourut en 1857 dans la maison d'aliénés de Ludwigsbourg.

BIBLIOGRAPHIE

Dans son numéro du 1er mai, *La Grande Revue* publie : Lagibasse, par Jean Richepin ; Les vices de l'enseignement public, par E. Duclaux ; Fiançailles du printemps, par A. LeBraz ; Le socialisme dans la Révolution française, par E. Faguet ; La femme criminelle, par L. Puibaraud ; Flânerie en pays basque, par L. de Robert ; Les avocats et l'Académie française, par V. du Bled.—La Revue contient 264 pages par mois.—Abonnement, union postale : Un an 36 fr., 6 mois 19 fr., 3 mois 10 fr.—Bureau, 11, rue de Grenelle, Paris.

Sommaire de *La Nouvelle Revue* : Une chambre criminelle en 1785, par Gén. Robillot; Chez les Slaves de

l'Adriatique, par M. C. Diehl, Pacte mystérieux, par Capt. J. Duval de Fréjacques ; La losalique, par M. C.-B. Fabre ; La peinture idéaliste à Madrid, par M. G. Lainé ; Le roman d'un rallié, par *** ; Sonnets philosophiques, par M. G. Doncieux ; Le premier bal, par Cardeline ; Lettres sur la politique extérieure, par Mme Juliette Adam ; Pages courtes. La Quinzaine : Les provinces ; L'Armée ; Les Colonies ; Critique musicale ; Critique littéraire ; Critique dramatique ; Sciences : Carnet mondain ; Mode.

Administration et rédaction, 28, rue de Richelieu, Paris. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

La Quinzaine Musicale de mai contient : Musique : Saltarelle (piano), Ch. Gallois.—La reine des songes (chant), Chopin.—Texte : Le musicien et la publicité, par R. Wagner. Obéron jugé par Berlioz.—Le bilan de l'Opéra de Paris en 1817.—Un remède contre le "trac."—Bismarck et Wagner.—La famille de Beethoven.—Le roi des musiciens.—Illustrations : Bellini : La caricature musicale étrangère.

Abonnement : Un an 8 fr., 6 mois 4.50. Bureau : 79, boulevard St-Germain, Paris.

THEATRE FRANÇAIS

Après les mélodrames des semaines passées *The Nominée*, au Français, fait rire tout notre saoul, assurent les directeurs de ce théâtre. Cette pièce n'est cependant pas une pièce banale et ceux qui l'ont vu représenter déjà par les acteurs Nat Oodwin et Bob Hilliard se sont convaincus du mérite littéraire incontestable de *Nominée*. Pour les personnes qui ne cherchent pas l'art d'une pièce théâtrale, *The Nominée* contient une foule de situations cocasses du plus haut comique.

Au vaudeville, ont été engagés à grands frais, pour cette semaine, les frères Crane, qui ont acquis une réputation quasi-universelle avec leur acte *Mudtown*

Rubes. Une autre attraction qui ne manquera point d'amener les musiciens au Français, est le professeur La Barge, ci-devant de Montréal, qui s'est perfectionné en Europe, et qui vient d'épater les scènes américaines par ses sélections de banjo.

PETITE POSTE

Mlle Berthe B., âgée de 11 ans.—Vous savez—nous l'avons répété à satiété—qu'il faut nous écrire votre nom en entier et votre adresse exacte. Veuillez aussi nous dire où vous avez puisé les données de vos deux petits récits, et vos personnages espagnols ? Est-ce une composition faite à l'école ? Si oui, je vous en félicite : à part quelques fautes de grammaire, faciles à corriger par vous-même, la facture est bonne.

Nous attendrons votre nom et votre adresse avant de publier.

A LA BONNE FRANQUETTE



—Maman, couvre vite la soupe, papa va éternuer !

Vente Extraordinaire De Tapis, Prelarts, Rideaux, Etc.

—Durant ce mois



Notre grand département de Fournitures de la maison, jouit d'une vogue bien méritée en ce moment. Les personnes en besoin de ces choses qui ornent le logis et le rend confortable se pressent, en grand nombre, à venir profiter des splendides occasions que nous offrons dans ce département, incontestablement l'un des plus complets à Montréal.

Une visite de votre part, Mesdames, c'est là un moyen simple et sûr de vous procurer ce qu'il vous faut à grand bon marché.

Letendre & Arsenault, 1493 rue Ste-Catherine, Près rue Wolfe.

UN CONSEIL AUX FEMMES.

AU JOUR DE GRAND LAVAGE ET DE NETTOYAGE

..EMPLOYEZ LA SILVERINE..

Aucune tache, aucune saleté ne résiste à l'action de la SILVERINE, et ce sans détériorer le linge, les meubles et les prélatrs, et sans danger aucun pour la personne.

La SILVERINE est absolument hygiénique et c'est la plus recommandable de toutes les préparations du genre. Un bol à thé de SILVERINE dans une bouilloire d'eau suffit à faire un lavage considérable, sans fatigue aucune.

SILVERINE COMPANY, 1427 Rue STE-CATHERINE.

Tél. Bell, Est 836.

On a besoin de représentants responsables pour les différentes villes du Canada



1 2 3 4 5 6

GROUPE DE TOILETTES

EXPLICATIONS DES GRAVURES DE MODE

1. Robe pour fillette de 8 à 10 ans, en serge bleu marine.—Jupe garnie dans le bas de deux petits velours noirs. Corsage-blouse avec deux crevés de guipure blanche, encadrés par d'étroits velours noirs, manches unies.

Matériaux : 4 verges 16 pouces.

2. Toilette de réception en taffetas noir, forme princesse, garnie dans le bas d'une grecque en velours noir et de deux biais en velours noir, le haut de la robe est en fichu croisé en guipure garnie d'un volant plissé en mousseline de soie, col de velours, manches unies.

Matériaux : 16 verges de taffetas.

3. Toilette de promenade en cachemire brigue.—Jupe étroite du haut et formant dans le bas cinq petit volants. Corsage boléro très dégagé devant et taillé en rond, garni d'un motif de passementerie noire, chemisette dessous en taffetas noir à plis en large, manches plates, berthe ronde en étoffe encadrant l'empiècement.

Matériaux : 6 verges 24 pouces de cachemire ; 2 verges 26 pouces de taffetas.

4. Collet de demi-saison en drap réséda, garni d'un volant froncé et de biais piqués, col Médicis.

Matériaux : 3 verges 12 pouces de drap.

5. Toilette de jeune fille, en lainage vieux rose.—Jupe droite entièrement plate. Corsage ouvert en rond sur un empiècement à plis noir et formant un gros pli garni de velours noir, épaulettes garnies de velours, manches avec jockeys également garnis de velours, ceinture noire.

Matériaux : 7 verges 28 pouces de lainage ; 1 verge de taffetas noir.

6. Toilette de jeune femme en vigogne bleu marine.—Jupe garnie dans le bas de neuf plis de lingerie. Corsage à plis en travers avec revers carrés formant pattes ouvrant sur un empiècement de lingerie à petits plis et entre-deux, manches plates.

Matériaux : 6 verges 18 pouces de vigogne.

Le cercueil est la borne où s'arrêtent tous les desseins des hommes. Ambition, tu peux aller jusque-là, mais tu ne passeras point au delà.

LE VŒU DE LA MORTE

La journée finissait ; et le soleil, en se couchant, dorait la flèche aiguë d'une chapelle.

Antique et d'un style très pur, ce pieux édifice était un pèlerinage vénéré : de fort loin, les amoureux y venaient implorer la Vierge Marie pour obtenir la prompte réalisation de leur bonheur.

Par un sentier ombreux, bordé d'agrestes fleurs, deux jeunes montagnards s'avancent, émus et recueillis.

Un chapelet à la main, Jean et Rosine s'agenouillent par trois fois sous le porche du sanctuaire ; puis en récitant à haute voix une fraîche prière, ils franchissent ensemble le seuil de ce temple.

* * *

Au pied d'un rustique autel où se dresse une statue de la Vierge immaculée, les deux adolescents se fiancent en échangeant un anneau.

C'est le mois de mai : des bouquets sont posés sur les marches de l'autel. De ces gerbes s'exhalent des senteurs plus capiteuses que celles de l'encens.

Une obscurité croissante se répand et, peu à peu, les objets se noient dans l'ombre du crépuscule.

* *

La lune s'est levée, éclairant l'horizon.

Le chant des litanies, porté sur l'aile des anges, est monté jusqu'au trône de la Mère de Dieu.

Epris d'un chaste amour, Jean et Rosine—maintenant fiancés—sortent du sanctuaire, la main dans la main. Le bonheur illumine leurs fronts.

Ils reprennent le sentier qui descend dans la vallée. Coquettement, l'astre des nuits se mire dans un ruisseau couvert de plantes aquatiques.

Les oiseaux égrènent au vent leurs vocalises, pendant que l'amour, lui aussi, chante au cœur des deux jeunes gens ses plus suaves cantilènes.

* *

Trois mois se sont passés.

Dans le même sentier—brûlant aujourd'hui sous les chaleurs estivales—une longue rangée de femmes en deuil apparaît en face de la chapelle. Les versets du *Miserere* sortent de leurs lèvres.

Le cortège s'arrête : une bière, couverte du drap blanc réservé aux vierges, est déposé sous le porche.

Un prêtre l'y attendait : debout, il psalmodie lentement le *De profundis*.

Pendant que les doigts de l'ecclésiastique jettent l'eau sainte sur cette triste dépouille humaine, un jeune homme sanglote, éperdu.

Avant de quitter ce monde, Rosine, la pâle fiancée, lui avait exprimé le désir d'être enterrée auprès du sanctuaire où—amants joyeux et pleins d'espoirs—ils avaient échangé l'anneau des fiançailles.

Jean, le cœur broyé, accomplit le vœu de la morte.

Trois mois seulement s'étaient passés !

CAMILLE NATAL

PROPOS DU DOCTEUR

LES JARRETIÈRES

J'aborde ici un sujet sur lequel mes lectrices ont certainement une compétence qui me manque : ainsi ne vais-je pas décrire cet instrument si nécessaire à la bonne tenue d'un bas. D'abord pourquoi le décrirais-je, puisque mon intention est de lui faire son procès et d'obtenir sa condamnation à mort. Mais procédons par ordre.

Où met-on habituellement ses jarretières ? Au-dessus ou au-dessous du genou ? Ici les avis sont partagés. Les uns tiennent pour la jambe, les autres pour la partie inférieure de la cuisse. Au-dessous du genou, les jarretières ne tiennent pas et glissent ; au-dessus, elles compriment les tissus. En outre, si les jarretières sont peu serrées, elles ne servent à rien ; si elles sont serrées, elles produisent une gêne considérable dans la circulation du membre inférieur, amenant des fourmillements, du gonflement des chevilles, etc. Donc les jarretières sont à oublier : il faut que nos descendants n'en connaissent plus même le nom. D'ailleurs les jarretelles qui briguent la succession des jarretières ne demandent qu'à hériter de l'aspect coquet sous lequel se paraient ces infâmes jarretières. Les esprits maussades—il y en a toujours eu—soutiennent que la jarretelle est incommode, qu'elle soutient mal le bas, qu'elle ne tire que sur un de ses côtés, qu'elle se détache. Balivernes que tout cela. On en disait autant des jarretières autrefois : "Ma jarretière ne tient pas, ma jarretière me serre, etc." Allons ! Allons ! Soyons amis du progrès, et puisque l'hygiène condamne la jarretière, que cette condamnation soit sans appel !

Dans la prospérité, il est agréable d'avoir un ami ; dans le malheur, c'est un besoin.

JEUX ET AMUSEMENTS

CROIX

Construire deux croix sur les noms de deux arbres et sur les noms de deux plantes potagères.

ÉNIGME

On ne m'aime pas quand je tache ;
On m'aime quand je rafraîchis ;
Du midi je suis l'un des fruits ;
Après moi le cheval s'attache.

CHARADE

Mon premier est doué d'une double nature :
Aujourd'hui, triste, obscur, honteux de sa figure,
Il se dérobe à tous les yeux ;
Et demain, par l'effet d'un merveilleux mystère,
De son humble séjour, secouant la poussière,
Il sort brillant et radieux.

Du langage du monde exilé par l'usage,
Mon dernier, des amis est encor le partage ;
Ils aiment à suivre ses lois ;
Mot charmant, de l'amour syllabe préférée,
Quel bonheur quand, bien bas, une bouche adorée
Te dit pour la première fois !

Prier et servir Dieu, souffrir avec constance,
Aimer la probité, protéger l'innocence,
Donner au malheureux,
Telle est de mon entier la volonté sévère ;
Observez-la toujours, et vous aurez sur la terre
Gagné le royaume des cieux.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE N° 784

Charade.—Ver-tige.

Pris tous les jours
Abbey's Effervescent Salt
Donne la
Santé



Le Canadian Pharmaceutical Journal dit :
"Nous avons essayé Abbey's Effervescent Salt et nous trouvons que c'est une excellente préparation. Un verre tous les matin de ce breuvage stimulant rend un homme vigoureux et bien disposé pour n'importe quel travail."

UN SEUL ESSAI

Un seul essai vous convaincra de la supériorité du *Baume Rhumal* sur toutes les autres préparations contre les rhumes obstinés, et toutes les maladies de la gorge et des poumons.

LES INVENTIONS NOUVELLES

Sont, parfois, très heureuses d'un grand prix pour l'humanité; cependant, il n'en est pas une seule qui puisse lutter avec le *Baume Rhumal* au point de vue de l'utilité.

...TRAITEMENT DOMESTIQUE...

Contre l'Ivrognerie

Nous guérissons plus de patients que ne le fait n'importe quel remède au monde contre l'abus des liqueurs. C'est parce que nous traitons nos patients à domicile, épargnant par là, du temps, des dépenses et l'obligation d'aller se faire traiter publiquement dans un institut, parce que nous ne donnons pas d'injections hypodermiques dont les effets sont si funestes, et que nous donnons des toniques efficaces; parce que nous ne faisons pas seulement disparaître le désir de boire, mais que nous guérissons les maladies causées par l'abus des liqueurs enivrantes.

Avec notre système de correspondance chaque patient reçoit un soin et des instructions privément. Nous avons reçu d'hommes distingués et bien vus dont l'influence ne s'achète pas, de meilleures recommandations que l'on a jamais reçu n'importe quel remède de l'univers. Parmi ces personnes qui recommandent si hautement notre traitement se trouvent le Rév. F. Strubbe, vicaire de Ste-Anne, le Rév. J. A. McCallen, de St-Patrice, le Rév. Canon Dixon, recteur de St-Jude; le Rév. M. Taylor, pasteur du Centenary Methodist Church. Renseignements et traité sur l'alcoolisme envoyés gratuitement sur demande dans une enveloppe cachetée ordinaire. Adressez: THE DIXON CURIE CO., 40 AVENUE DU PARC, MONTREAL.

POUR CHAPELETS DES FR. PP.
Croisiers, médailles et petits chapelets de St-Antoine. Timbres-poste oblitérés, écrire à Agence de l'École Apostolique de Bethléem, 153, rue Shaw, Montréal.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine

ARTICLES D'ÉTÉ

Voitures pour enfants depuis \$1.50 à \$25.00. Vélocipèdes, express depuis \$1.00 à \$5.00. Balles à jouer, battres, base-ball, mitaines, crosses, outils de jardinages, hamacs, etc.

Livres de messe, chapelets, étuis, images et un grand choix d'articles souvenirs de premières communion. Un catalogue est envoyé sur demande.

La Banque Jacques - Cartier

DIVIDEND N 67

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois pour cent (3 p. c.) pour les six mois courants, égal au taux de six pour cent par an, a été déclaré sur le Capital-Laye de cette institution, et sera payable au bureau de la Banque à Montréal, le et après jeudi, le 1er juin prochain.

Les livres de transferts seront fermés du 17 au 31 mai prochain inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au bureau de la banque à Montréal, jeudi le 15 juin prochain, à midi.

Par ordre du bureau de direction.

TANCREDE BIENVENU,

Gérant-Général.

Plumes et Duvet

et Articles de Literie de toutes sortes nettoyés et désinfectés à la vapeur et à l'air chaud.

Ouvrage fait le même jour si on le désire. Plumes et Literie de toutes sortes au plus bas prix!

Montreal Feather Co.

476, Rue St-Laurent, Entre les rues Ontario et Sherbrooke.

Tel. Bell Est 290.



Photographie

Nouvel Atelier! Nouvelle Photographie!

Nouveau procédé de papier sensible illustré employé exclusivement en Canada par M. Archambault. Spécialités de groupes de familles, de sociétés ou de clubs. Bijouterie en photographies, telle que boutons de manchettes, loquets, épinglettes, emblèmes, insignes de sociétés, etc., depuis 25c à \$1.50, chez

Archambault.

M. Archambault a son atelier rue Notre-Dame, No 2204, mais il va déménager au

No 2192 rue Notre-Dame,

à son nouvel atelier moderne, ayant la lumière la plus grande et la plus parfaite en Amérique.

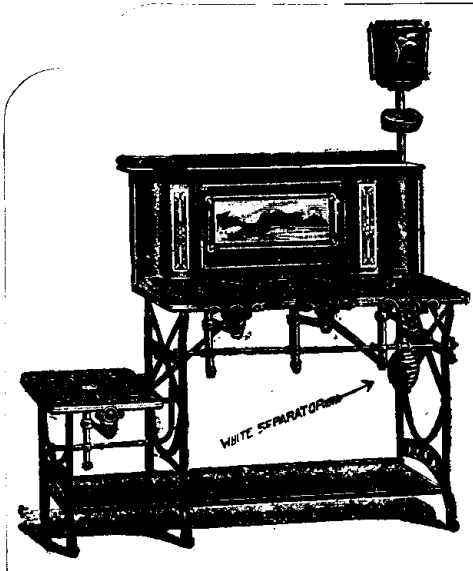
\$500 de Récompense

A toute personne qui pourra fournir une preuve que le...

Poêle à Gazoline "INSURANCE"

n'est pas le meilleur et le plus sûr de tous les poêles à gazoline actuellement en usage.

La valve de sûreté à fermeture automatique le rend parfaitement sûr; pas d'explosion possible avec le poêle "Insurance." Outre ces qualités essentielles, le poêle "Insurance" est plus économique, plus simple à opérer, plus facile à conserver propre et fonctionne mieux que n'importe quel autre poêle à gazoline.



Si vous désirez vous procurer un poêle à gazoline, ne manquez pas de venir voir les nôtres; ils vous plairont, car ils sont les plus perfectionnés sur le marché.

AMESSE & CIE,

Agents Généraux pour le Canada.

No 1818 rue Ste-Catherine, Montréal

Tel. Bell Est 1535.

AGENTS DEMANDÉS.

LE SOUPER EST, assurément, INDISPENSABLE

et la question qui se pose est celle-ci: Doit-on manger, boire, ou s'en priver, considérant le souper comme un rafraîchissement tardif?

On doit se priver

De tout ce qui n'est pas conforme aux simples règles hygiéniques suivantes:

On doit Manger

Ce qui s'assimile vite et ne surcharge pas les organes digestifs durant la nuit.

On doit Boire

Seulement ce qui provoque un sommeil réparateur, sans répression réactionnaire le matin.

BOVRIL

MON JOURNAL, Recueil hebdomadaire pour les enfants de 8 à 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleurs, paraît tous les samedis. Le numéro, quinze centimes. Abonnements: Union postale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro: quarante centimes. Abonnements: Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

INFORMATIONS UTILES

— SUR LE —

GRAND MAGASIN
DEPARTEMENTAL

E. LEPAGE & CIE

Les lectrices du MONDE ILLUSTRÉ, dont nous avons l'avantage de compter un grand nombre comme nos fidèles clientes, trouveront dans ce qui suit de précieux renseignements au point de vue du magasinage facile et économique.

D'abord notre élevateur est vaste, rapide et sûr. Notre édifice est muni d'un système parfait de pompes à incendie et possède de nombreuses et faciles sorties. Puis, comme service de vente, notre magasin est le mieux organisé du pays.

Nous avons aussi le **LAMSON CASH CARRIER** qui facilite le change et est à l'épreuve d'erreurs dont souffre quelquefois le client dans certains établissements à vieux système.

Bref, de tous côtés, le client est exempt d'obstacles, d'ennuis et d'accidents. Précisons maintenant

Ce qu'on peut trouver à chaque étage de notre établissement moderne.

Au Rez-de-Chaussée

On trouve un immense assortiment de toutes les nouveautés en Rubans, Dentelles, Broderies, Gants, Bas, Sous-vêtements, Chiffons, Toile, Coton, Indienne, Mousseline, Zéphirs, Couvrepieds, Parfums, Savons, Articles de Fantaisie, Bijouterie, Papeterie de luxe et une multitude d'autres articles des plus désirables.

Au 2me Etage

sont entassées les plus élégantes choses que Dame la Mode ait créées pour la saison actuelle, savoir :

Soies riches, Etoffes à Robes, Doublures, Garnitures, Corsets, Blouses, Jupons, Lingerie fine, etc., etc.

Au 3me Etage

sont nos grands Salons de Modes. Rien d'aussi merveilleux n'a le part. D'un côté, des petits chefs-d'œuvre de Chapellerie, des monceaux de fleurs des plus rares et notre riche assortiment de Rubans. De l'autre, sont nos Costumes, Jupes de Robes, Collettes, Manteaux, Robes de Matin, Lingerie d'enfants, Ombrelles, Parapluies, toutes jolies choses à des petits prix qui étonnent les plus économes. Bref, un millier de verges d'un riche tapis couvre ces immenses salons, les plus riches du Canada.

Au 4me Etage

L'on trouve notre belle collection de Tapis, Prelarts, Rideaux avec accessoires et autres jolies choses de la maison.

Dans ce département comme dans les autres, nous éclipsons toute autre maison par le choix, la nouveauté, la qualité et nos bas prix.

121 Employés de Magasin

sont là pour répondre aux besoins de la clientèle. Une **SALLE DE RAFFRAICHISSEMENTS** vient d'être adjointe pour le service des visiteurs et des acheteurs.

E. Lepage & Cie,
Coin des rues
Ste-Catherine et St-Laurent.

Mme E. JOLICŒUR

Guérie de l'âge critique et de la pauvreté du sang par les Pilules Rouges du Dr Coderre. Depuis trois ans, elle endure des souffrances atroces

Le retour de l'âge fait de grands ravages parmi les femmes. Par une coupable négligence et le manque de soins, plusieurs restent infirmes ou invalides ; et un plus grand nombre succombe des suites de cette période critique. Les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent promptement et sûrement cette redoutable maladie. Elles guérissent les cas les plus graves. L'âge critique, quand on lui laisse suivre son cours, est une maladie mortelle ; Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont le seul remède qui puisse opérer une guérison d'une manière certaine. Lisez le témoignage d'une respectable dame de Montréal, voici ce qu'elle dit : " Je suis couturière et demeure à Montréal depuis 35 ans. Depuis trois ans l'âge critique a été la cause de grandes souffrances. J'étais toujours étourdie et j'avais comme des bourdonnements dans les oreilles, tout le corps brisé, très énervée et pas de courage pour travailler, j'étais obligée de prendre le lit. Je n'avais pas d'appétit et ma digestion était mauvaise. Je me trouvais bien malheureuse de mon triste état. Ayant vu sur les journaux des certificats de guérisons obtenus par les Pilules Rouges du Dr Coderre, je commençai à en prendre. A la deuxième boîte, je me sentis bien mieux, et au bout de six semaines, j'étais parfaitement bien. A présent je suis en parfaite santé." Mme Vve E. Jolicœur, No 489 Amherst, Montréal.



Mme VEUVE E. JOLICŒUR

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont pour les femmes seulement ; elles sont la plus grande découverte pour les maladies des femmes. S'agit-il de vous tonifier, de vous stimuler, de vous rendre la force et la santé ? Prenez les Pilules Rouges du Dr Coderre. Elles agissent sur les organes affaiblis, elles donnent du ton, de la force et de la vigueur, elles font le sang fort, riche et pur, elles guérissent le beau mal, les irrégularités, la suppression des

régles, les règles douloureuses, la leucorrhée, mal de cœur et nausées, douleurs dans la tête, la poitrine, les côtés, le dos, mauvaise bouche, vertige, constipation et irrégularités des intestins, couleurs jaunâtre des yeux et de la peau, mains et pieds froids, palpitations du cœur, accès de chaleurs, sensations chaudes qui montent à la tête, perte de sommeil, de mémoire. Elles guérissent toutes les maladies du retour de l'âge, les pieds, les mains, les jointures et le corps enflés, les maladies du foie, des ovaires, chute de la matrice, prostration nerveuse. Les Pilules Rouges du Dr Coderre

peuvent être prises sans danger, à tout âge et sous toute condition.

Rappelez-vous que nous avons à votre disposition des médecins spécialistes des plus éminents pour le traitement des maladies des femmes. Vous pouvez les consulter pour rien. Sans crainte, écrivez-leur une description de votre maladie. Si vous le préférez, écrivez-nous pour un blanc de traitement, nous les envoyons à toutes les femmes qui en font la demande. Toujours les médecins se hâtent de vous répondre en vous disant ce que vous aurez à faire pour hâter et assurer votre guérison. Adressez toutes vos lettres comme suit : DEPARTEMENT MÉDICAL, BOITE 2306, MONTREAL. Les femmes et les jeunes filles préférant consulter nos médecins spécialistes à nos bureaux peuvent les voir tous les jours, au No 274 rue St-Denis, Montréal, de 10 1/2 heures a.m. à 5 p.m. Ces consultations à nos bureaux sont absolument gratuites.

En garde contre les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c la boîte. Ces pilules rouges ne sont pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations. Refusez-les. Un grand nombre de ces imitations contiennent des drogues dangereuses. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois contenant 50 pilules rouges. Jamais autrement. Si votre marchand ne les a pas, envoyez-nous 50c. en timbres pour une boîte, ou \$2 50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Une boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre coûtant 50c dure plus longtemps qu'aucun remède liquide que vous payez une piastre. Nous les envoyons au Canada et aux Etats-Unis, pas de douane à payer. Ayez soin de donner votre adresse complète afin d'éviter tout retard. Adressez : CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, MONTREAL, CAN.

Heures de Bureau : de 9 h. a.m. à 6 h. p.m. Tel. Bell Main 2452.

VICTOR ROY, THEO. DAoust,

ARCHITECTES,
Experts.
Membres A. A. P. Q.
103 rue St-FRANCOIS-XAVIER, Coin rue Notre-Dame,
MONTREAL.

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
de l'ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT
PILULES AN-ONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^o MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCARV.

MONFORT HOTEL.

SITUÉ A MONFORT SUR LE
Bord du Lac et au Pied de la Montagne

Endroit pittoresque et salubre recommandé aux malades. Cuisine par un chef français. 32 chambres doubles et simples, spacieuses et confortables. Les Sportmen y trouveront sport et confort complets. Conditions raisonnables.

F. DUBOIS, Gérant. J. H. CHALES, Propriétaire.

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année. Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements : Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 frs, Union postale un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la Librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

Grande Ouverture

De notre

Nouveau et Vaste Local

A l'ancien "Syndicat de Montréal"

Au Coin des Rues...
Ste-Catherine et Amherst

Sacrifices Extrêmes ! Superbes Etalages !
Sur tout l'immense stock de l'ancien magasin. De toutes les dernières nouveautés de la saison.

Choix Immense ! A Grand Bon Marché
Dans chaque Département.
Venez voir !

Occasion Spéciale...

Notre département de Tapis, Prelarts, Rideaux et toutes autres Fournitures de maison abonde en Bons Bargains.

Sacrifices Importants durant ce mois !

Archambault Freres

HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du Dr JEAN

\$1.00 le flacon. Par la maille, cacheté, franco de port
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**
Adressez: B. Poste Boite 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Saint Catherine et Saint Denis; B. E. McGale, 2123 Notre-Dame; C. O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1175 Notre Dame.

L. J. A. SURVEYER

6, rue St-Laurent.

QUINCAILLERIE, USTENSILES DE CUISINE, OUTILS, COUTELLERIE, &c.

SPECIALITES DU PRINTEMPS!

OUTILS de JARDINAGE, ESCABEAUX, BALAIS A TAPIS, TORDEURS ET MOULINS A LAVER, COLLIERS DE CHIENS.

RASOIRS SURVEYER



★ VIN ★
ST-LEHON

Naturel,
Tonique,
Stimulant.

En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE, MARTIN & CIE,

Seuls agents au Canada.

Corsets...

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets. Coupe parfaite. Toujours en stocks les

R. G. - P. D. - D. A.
FERRISS, Etc., Etc.

C. J. GRENIER

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield.
1613 Ste-Catherine, pte de la rue St-Hubert

MALADIES DE LA PEAU

Riife, Eczéma, Plaies, etc., guéris en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Ce remède infailible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la supérie efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Entre autres, un cas de Riife de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURS, PHARMACIEN, COIN DES RUES CRAIG ET BONSECOURS, MONTRÉAL.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie
Prix: Une ootte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puisseance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Saint-Catherine, Montréal

U. PERREAULT

— RELIEUR —

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Replage, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Commandants

20002

80-11-07



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (L.tée)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

Accords de Pianos ... par M. J. Rivet
20 années chef du département des accords à la maison L. F. N. Pratte & Cie
S'adresser chez M. J. A. BOUCHER, Marchand de Musique, 1622 Notre-Dame
PHONES: Bell Main 1850; March. 457.

35 ANS D'EXPERIENCE

ARMAND DOIN

1584 Rue Notre-Dame

Assortiment Extraordinaire de Chapeaux!

Chapeaux dur et mou depuis 75c en montant.

Pas de charge extra pour faire les chapeaux de Soie et Pull-Over. Prix réduits.

ARMAND DOIN

1584 Notre-Dame

Le Petit Windsor



JOS. POITRAS, Prop.
A. CLOUTIER, Gérant.

OUVERT D JOUR ET DE NUIT.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

NOUVELLE

Librairie Française

1632 RUE STE-CATHERINE

Entre les rues Labelle et Saint-Hubert

JULES PONY, Propriétaire

Les amateurs de littérature française trouveront à ce nouvel établissement, un choix complet d'œuvres françaises les plus nouvelles, les plus amusantes et les plus variées parues jusqu'à ce jour et à des prix très modérés. Aussi journaux français illustrés, artistiques et comiques, ainsi que revues périodiques, etc. Une visite est sollicitée.

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,

MONTRÉAL

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

66,343

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Dr Lussier en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur en tout ce que je connaisse et indispensable dans chaque famille.

Antoine Plante dit Sauvé,
St Louis de Gonzague.

LA NOUVELLE REVUE

28, Rue Richelieu, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Un an 6 mois 3 moi
ABONNEMENT { Paris et Seine 50f 26f 14f
Départements 56f 29f 15f
Etranger... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du **Crédit Lyonnais** et celles de la **Société générale de France** et de l'Etranger.

Copsets

D. & A.
P. N.
P. D.
R. & C.

J. B. A. Lanctot

152 Rue St-Laurent.

Tous nos Corsets de 35c et plus, le bout des riciers est rivé; ce qui empêche de percer l'étoffe, les fait durer le double de temps et ne se trouve pas ailleurs.

Gants de Kid

Bleu, vert, héliotrope, rouge, corail, violet, brodés blanc ou noir.
Kid, 4 boutons, couleur ou noir.

50c la paire

Telephone Bell Main 3187.



Un officier, portant l'épaulette de sous-lieutenant, entra, un parchemin roulé dans sa main.—Page 10, col 2

LA ROCHE - QUI - TUE

HAINES DE RACE

(SUITE)

—Notre fils peut compter sur moi, Yann Le Braz. Qu'il le demande plutôt à mon neveu Pierre ici présent.

—Votre neveu Pierre me l'a assuré, Yann Le Braz, répliqua doucement Mapiouank ; mais votre bonne renommée aurait suffi à me déterminer à prendre gîte sous votre toit.

—Veuillez me suivre, mad..., ” prononça l'aubergiste, qui avala la fin du mot qu'il venait de commencer. Et, prenant les devants, il conduisit Le Hélo et son compagnon à travers un étroit et sombre couloir aboutissant à l'un de ces merveilleux escaliers de bois qu'on admire encore dans certaines villes de Bretagne, demeurées telles qu'elles étaient il y a un siècle. Par une suite de paliers suspendus en passerelles et en balcons, ils arrivèrent à une vaste chambre prenant jour sur un étroit jardin.

Rapidement, l'hôte s'approcha de la fenêtre, qu'il ouvrit toute grande.

Au-dessous de cette fenêtre s'étendait un développement de hautes toitures, dont les charpentes, formant pignons, laissaient un passage assez spacieux entre elles pour qu'on y pût marcher commodément sans être vu.

Yann Le Braz enjamba la fenêtre et se laissa couler dans l'un de ces pertuis dissimulés d'en bas.

Sur son invitation, les deux compagnons l'imitèrent.

Il les conduisit ainsi jusqu'à une lucarne située quelque dix mètres plus loin, ouvrant elle-même sur un grenier. Tous trois pénétrèrent dans le grenier. Alors l'hôte, appuyant sur la tabatière de la lucarne en sens inverse de son ouverture, mit en évidence une trappe si bien dissimulée, qu'il était impossible à l'œil le plus exercé d'en soupçonner l'existence.

—En cas d'alerte d'ailleurs improbable, dit-il, je sifflerai la première mesure d'*un himé gouz*, et notre fils n'aura qu'à prendre le chemin que je viens de vous montrer.

—Mais... cette trappe ? demanda Mapiouank un peu surpris.

—Cette trappe donne dans une chambre sans ouverture, au centre de laquelle est aménagé un escalier qui descend jusqu'aux caves de la maison portant le numéro 4 de la Grande-Rue. Ces caves communiquent avec les nôtres au moyen d'une pierre qui pivote dans le mur. De sorte que, tandis qu'on fouille dans l'une des maisons, ceux qui se cachent passent dans l'autre, et ainsi de suite, à moins que l'une des deux rues ne soit libre. En ce cas, on s'enfuit par celle des deux rues qui permet la sortie.

Et, riant d'un bon rire, il conclut :

—Vous voilà tranquille jusqu'à la nuit, notre fils. Ce soir vous prendrez une coiffe et un manteau, et vous pourrez sortir de la ville à la barbe des soldats, avant qu'ils en sortent eux-mêmes, car ils continuent leur chemin jusqu'à Brest, avec les citoyens Thiard et Killerton.”

Il ramena Guen et le jeune homme jusqu'à la chambre qu'ils venaient de quitter, et redescendit pour veiller aux soins de l'auberge. Le Hélo resta seul avec Mapiouank.

—J'ai encore quelque chose à te dire, Guen, fit le jeune homme en retenant son compagnon.

—Je vous écoute, madame, ” répondit le vieillard, donnant maintenant sans crainte son véritable titre à la mystérieuse créature que tous respectaient et servaient sous le nom de “notre fils.”

La jeune femme jeta son chapeau sur le lit à quenouille, qui garnissait l'un des panneaux de la chambre.

—Voici ce qu'il te faut apprendre aux amis, dit-elle. On doit arrêter ce soir même le comte et la comtesse de Plestin dans leur manoir du Douron. Il paraît qu'on a brusquement trouvé dans le comte un suspect, parce qu'il s'est battu pour le roi à Paris. Vingt-cinq hommes de la garde nationale, cinquante au plus, sont désignés pour cela. Nous serons dans les bois de Laumeur à neuf heures et demie. Cinquante autres iront jusqu'au manoir pour empêcher qu'on n'emène les prisonniers par un autre chemin. On ne doit pas savoir que c'est nous qui avons fait le coup. Donc, les masques de sure, et, autant que possible, pas d'armes à feu. C'est l'ordre du chef.

—On s'y conformera, notre fils, ” prononça Guen en baisant la petite main nerveuse qui se tendait vers lui.

Il sortit, et la vaillante créature, demeurée seule, s'avança vers la glace à trumeau de la cheminée, dans laquelle elle se mira avec une profonde attention, quoique sans aucune coquetterie.

—Il ne m'a pas reconnue, murmura-t-elle à mi-voix. Je l'ai bien reconnu, moi.”

IV

LES BOIS DE LANMEUR

Le comte Roger de Plestin venait de rentrer d'une inspection de la côte. Accompagné de ses trois fidèles, Joël Gac, Yvon Le Braz et Julot, il avait parcouru la grève de Trébouden à Locquirec, confirmant ses hommes dans leurs postes, pressant les travaux de défense sur les points susceptibles d'offrir un accès à un débarquement des troupes anglaises. Car on avait signalé de Saint-Malo l'approche d'une flotte de six vaisseaux de guerre, sortie de Saint-Héliér, et qui venait de couler bas seize bateaux marchands et trois navires de guerre équipés à la hâte. Cette flotte protégeait et couvrait, croyait-on, deux transports amenant six mille hommes de débarquement, qui se proposaient de prendre Brest à revers et de l'investir par terre.

Aussi le jeune colonel veillait-il avec un dévouement absolu, s'efforçant de maintenir sa légion dans les dispositions de vaillance nécessaire pour faire face aux redoutables éventualités. Par trois fois, il s'était vu confirmer dans le commandement par les municipalités du district aussi bien que par le gouvernement militaire de Saint-Brieuc.

Rien ne pouvait donc lui faire prévoir la menace suspendue sur sa tête.

Or, tandis que, tout entier à ses devoirs de patriote et de soldat, Roger de Plestin passait des semaines loin du manoir, laissant dans les soupirs et les larmes la belle comtesse Aude, la malignité humaine poursuivait contre lui une guerre sourde d'embûches et de calomnies. On l'accusait auprès des représentants d'entretenir des relations secrètes avec les émigrés, avec les brigands de la Loire, du Finistère et du Morbihan, et sa qualité de ci-devant, d'ancien royaliste blessé au 10 août, ne rendait que trop vraisemblables ces perfides insinuations.

Une première fois il avait été mandé à Rennes. Ses loyales réponses lui avaient valu des félicitations.

Une seconde fois, à Saint-Brieuc même, il avait dû se disculper devant le représentant Choudieu.

Mais, en ce moment, la fièvre révolutionnaire était à son paroxysme. Dans la Convention, une lutte à mort était engagée entre la Montagne et la Gironde. Danton, Marat, Robespierre, d'une part ; Brissot, Guadet, Vergniaud, de l'autre jouaient leurs têtes dans cette effroyable partie, que tous devaient perdre les uns après les autres.

La province ne se ressentait point encore de cette exaspération des plus odieux sentiments, mais le mal gagnait rapidement du centre à la périphérie. Le régime de Terreur allait commencer.

Le comte de Plestin venait donc de rentrer et n'avait pas encore détaché son sabre, que la comtesse accourait, le visage pâli par l'effroi et les yeux rougis par les larmes.

—Roger ! s'écria-t-elle sans préambule, vous êtes

décéré d'accusation par le Comité de salut public. Il faut fuir au plus tôt.

—Fuir ! se récria le jeune homme avec un mouvement d'indignation.

Toute son âme de soldat se révoltait à cette pensée. La conscience de sa droiture, de la noble abnégation dont il avait fait preuve en se vouant au service de son pays, lui donnait un indomptable courage.

—Je suis soldat, ajouta-t-il. Je n'ai aucun compte à rendre à des magistrats civils, et l'autorité militaire n'a certes rien à me reprocher. Mes supérieurs de Rennes m'ont déjà rendu justice.

—Hélas ! soupira Aude désespérée, toutes vos protestations ne vous serviraient de rien. Je ne sais quel invisible ennemi conspire votre perte et s'acharne à vous poursuivre. Il n'a que trop bien réussi cette fois.

Il y eut un moment de silence désolé, après lequel le jeune homme reprit :

—Mais, vous-même, Aude, de qui tenez-vous ces funestes nouvelles ?

—D'un homme qui est ici dans la cuisine, et que j'ai prié d'attendre votre retour.

Le comte, suivi de sa femme, se dirigea vers la cuisine, où un inconnu aux allures de marin était attablé devant un bol de cidre et une tranche de porc froid. Auprès de lui, Joël et Vonic, debout, gardaient une attitude méfiante.

—Alors comme ça, camarade, disait Yvon, ce sont ceux de la confrérie qui t'ont envoyé pour prévenir notre monsieur.

Le messager allait répondre, lorsque Roger entra lui-même dans la cuisine.

D'un rapide coup d'œil, il dévisagea le porteur de la mauvaise nouvelle.

Celui-ci s'était levé. C'était un homme de taille un peu au-dessus de la moyenne, vigoureusement bâti, mais dont le visage dissimulé et sournois prévenait contre lui au premier abord. Le comte ne put se défendre d'un sentiment de répulsion :

—Ainsi, questionna-t-il, c'est toi qui es venu me prévenir que l'on doit m'arrêter demain ?

—Pas demain, monsieur le comte ; aujourd'hui même, ce soir.

—Comment ! ce soir ? On ne tient donc pas compte de la loi ? depuis quand arrête-t-on les gens après le soleil couché ?

—Depuis que le Comité de salut public a décrété qu'il n'y a pas de loi pour les aristocrates.

Il prononça ces paroles avec une obséquiosité pleine d'ironie ; mais on ne pouvait apprécier si cette ironie était à l'adresse du Comité de salut public ou des aristocrates proclamés suspects.

—Et, interrogea Roger soupçonneux, de qui tiens-tu ces renseignements précis ?

—Du commandant de la confrérie, qui les tenait lui-même du citoyen Killerton.

—Killerton ? Ce n'est pas un nom français, cela ; c'est le nom d'un Anglais. Qu'est-ce que ce Killerton ?

Le messager répliqua avec une certaine emphase : —Le citoyen Killerton est l'ami personnel et intime du citoyen Thiard, secrétaire des représentants.

—Ah ! très bien ! En ce cas, c'est fort aimable au commandant de la confrérie, que je ne connais pas le moins du monde, de m'avertir aussi généreusement des dangers qui me menacent.

La voix de M. de Plestin s'était faite un peu âpre et gouailleuse en prononçant ces mots.

Yvon Le Braz hocha la tête, et, appuyant les dires de son maître :

—Eh bien ! monsieur le comte, puisqu'il y a des gens qui vous veulent du mal, avertissez seulement le maire et le recteur. Qu'ils fassent sonner les cloches, et nous verrons si les patauds de Montroulez et d'aïl-leurs viendront vous chercher chez vous.

En ce moment, un aboiement sonore éclata dans la cour du manoir.

—C'est Kustaud qui a vu quelque chose," fit Joël Gac.

On entendit un bruit de pas et de crosses de fusils résonnant sur les dalles de la cour.

La comtesse jeta un cri sourd et se pendit au bras de son mari, éperdue :

—Vous le voyez, Roger, cette homme disait vrai ! Voilà les nationaux de Morlaix qui viennent vous prendre."

Une crosse heurta la porte, une voix commanda du dehors :

—Au nom de la loi, ouvrez !

Joël et Yvon, par un même mouvement, portèrent la main à leur ceintures de cuir garnies de deux pistolets.

Le comte leva la main avec une mâle noblesse.

—Pas de résistance, mes gars. Je suis le serviteur de mon pays ; j'obéis à la loi. N'ayant rien à me reprocher, je n'ai rien à craindre. Ouvrez la porte aux soldats."

Joël obéit à regret. La lumière de la cuisine éclaira des uniformes, des fusils et des baïonnettes.

Un officier, portant l'épaulette de sous-lieutenant, entra, un parchemin roulé dans sa main gauche.

—Citoyen Plestin, dit-il avec une certaine brusquerie, j'ai le regret de t'apprendre que le Comité de salut public a ordonné ton arrestation comme suspect. Tu auras à répondre au procureur syndic à Morlaix. Il faut nous suivre."

Un grondement de bête fauve monta de la gorge de Vonic.

—Qui est-ce qui murmure ? fit l'officier d'une voix menaçante.

—C'est moi, citoyen lieutenant, répliqua l'hercule sans prendre garde aux sourcils froncés de son interlocuteur.

—Qu'on empoigne cet homme, ordonna l'officier.

—Voilà qui n'ira pas tout seul ! rugit Yvon.

Et, avant que les gardes nationaux pussent exécuter l'ordre, il avait boudi sur le premier des hommes présents. Lui arracher son fusil, le briser comme un fétu, assommer deux autres assaillants avec le canon et la crosse, et, profitant du trouble, s'élançant hors de la maison, puis de la cour, ne fut pour lui que l'affaire de quelques secondes. On put entendre sa voix formidable criant :

—Debout, les gars ? On arrête notre monsieur. Aux cloches ! aux cloches !

Le porteur du message s'était approché de l'officier et lui disait à l'oreille :

—Le coup est manqué. Rassemblez vos hommes et courez au plus vite. Dans cinq minutes, il ne sera plus temps. Tout le pays sera en feu. Aucun de vous ne rentrera à Morlaix."

L'officier changea de couleur. Mais il était soldat, il était brave. Il répondit :

—Nous verrons bien ! En attendant, gardons la maison."

Soudain un homme traversa les rangs des soldats et entra, le chapeau sur la tête, dans la cuisine.

Il portait le costume civil de l'époque : une redingote à pélerine de couleur sombre sur un gilet à larges revers blancs. Sa tête était coiffée d'un feutre noir sur lequel s'étalait largement la cocarde tricolore, ses pieds étaient chaussés de bottes vernies. Le visage glabre avait de beaux traits, sur lesquels rayonnait l'orgueil allié à la ruse. Toute la personne de cet homme respirait l'astuce et la violence réunies. L'élégance de sa tenue contrastait cependant avec l'arrogance de son ton et les opinions démagogiques qu'il professait.

—Citoyen, ordonna-t-il rudement à l'officier, fais fouiller la maison. Tu es responsable de la fuite de ce paysan et de ce qui pourrait arriver par la suite. Qu'on mette en état d'arrestation tout ce qui habite ce nid d'aristocrates et d'émigrés.

—Il n'y a pas d'émigrés ici, monsieur, répondit le comte Roger. Et puisque vous entrez ainsi sous mon toit, j'ai le droit de savoir qui vous êtes.

—Ah ! tu veux savoir qui je suis, ci-devant comte de Plestin ? Eh bien ! tu le sauras. Apprends donc que tu as affaire au citoyen Arthur Killerton, délégué des représentants en tournée.

—On plutôt au comte Arthur de Kergroaz, déguisé en valet de bourreaux," cria une voix claire et vibrante.

L'intrus tressaillit et recula d'un pas en serrant les poings.

C'était la comtesse Aude qui venait de parler.

En ce moment, debout, fière et le regard brillant, sous la clarté des lampes et des torches, elle n'était plus la femme craintive de naguère. Elle sentait la partie perdue et devant la mort menaçante elle se redressait en héroïne.

—Je vous remercie, Arthur de Kergroaz, continua-t-elle en apostrophant le personnage, de m'avoir fourni cette occasion de demeurer auprès de mon mari. Et je veux que ceux qui sont ici l'entendent de ma bouche ! Vous êtes la honte et le malheur de votre famille, ou plutôt de ceux qui portent votre nom ; car vous ne sauriez être de la famille, vous, un Anglais, qui n'êtes revenu sur cette terre de Bretagne que pour y voler le bien des vôtres et ouvrir votre patrie à l'étranger."

Les gardes nationaux se regardèrent avec stupeur, fixant en même temps un regard de méfiance sur Killerton.

Celui-ci avait blémi sous l'apostrophe de la vaillante femme. Il ordonna d'une voix étranglée :

—Saisissez cette femme ; saisissez tout ce qui est dans cette maison. Garrottez-les !

Aude eut un dédaigneux sourire, et, de sa lèvre pesante, tomba ce dernier sarcasme :

—C'est sans doute parce que je suis aussi une Kergroaz, et que vous voulez me voler mon héritage que vous méditez de me tuer comme vous avez tué l'autre, ma cousine Ameline, votre femme ?

Killerton écumait. Il fit un geste terrible et renouvela son ordre furieux :

—J'ai dit qu'on saisisse cette femme ! hurla-t-il, portant lui-même la main au sabre qui lui battait la cuisse.

Le comte Roger n'y tint plus.

—J'étais prêt à me rendre devant les juges, dit-il. Mais puisque vous vous faites insulteur de femmes, M. le comte de Kergroaz, je refuse d'obéir à vos ordres. Vous ne toucherez pas un cheveu de cette tête, moi vivant.

—Je suis là, notre Monsieur ! gronda Joël, qui avait pris ses pistolets, pendant que Roger, le sabre nu, tenait en respect le misérable.

En même temps, du fond du manoir d'autres serviteurs des deux sexes accouraient, les hommes brandissant des épées et des fourches, les femmes des broches, des haches, des couperets de cuisine.

—Ha ! ha ! ha ! ricana le noble déchu, c'est une rébellion ! Eh bien ! aux grands moyens, alors !

—Apprêtez armes ! commanda-t-il. Joue !

Les soldats ne se pressèrent pas d'obéir. Il leur répugnait visiblement de faire feu sur des femmes et des enfants, car il y avait des enfants mêlés à la poignée des révoltés, une dizaine en tout, tandis que les gardes nationaux étaient au nombre de cinquante. Killerton grinça les dents et répéta le commandement :

—Apprêtez armes ! Joue !

Mais déjà la comtesse Aude avait fait un pas en avant, et les armes s'étaient abaissées.

—Je ne veux pas qu'on égorge des innocents pour des paroles que j'ai prononcées seule. Mon mari et moi ne redoutons pas les juges de Morlaix. Nous allons donc vous suivre, il est inutile de nous lier."

Elle s'avança d'elle-même et se remit aux mains des nationaux, honteux de leur rôle.

Le comte de Plestin brisa son sabre sur son genou.

Par la porte entr'ouverte, Joël Gac déchargea ses pistolets dans la nuit, et les tordit sous ses puissantes mains.

—Je vais avec vous, Monsieur le comte et Madame la comtesse, dit-il stoïquement.

—A la bonne heure ! ricana Killerton. Il n'y a qu'à parler clair pour être compris."

Et, se tournant vers les serviteurs consternés :

—Attention, vous autres ! dit-il rudement. Qu'on ne change rien à la maison. Demain, nous viendrons poser les scellés au nom du peuple. Est hors la loi qui désobéit à cet ordre.

—Jannik, fit encore la comtesse en se tournant

vers une servante d'âge mûr qui s'essuyait les yeux, veillez bien sur Robert et embrassez-le pour son père et pour moi.

— Ce sera fait, Madame, répliqua la pauvre femme que les sanglots étouffaient.

— Allons ! en route ! » ordonna derechef Arthur Killerton.

Les soldats formèrent leurs rangs autour des prisonniers. Roger demanda avec sollicitude à sa femme :

« Pourrez-vous marcher, jusque là-bas, Aude ? Il y a quatre lieues d'ici à Morlaix.

— Je serai assez forte, je l'espère, mon ami ; Dieu me soutiendra. »

La colonne s'ébranla et sortit du manoir, puis du bourg qui paraissait profondément endormi.

Tout à coup, comme elle atteignait les bords du Douron, les soldats et leur chef tressaillirent.

Un son net et clair venait de se détacher dans la nuit, emplissant les échos. Puis une seconde note, une troisième, une quatrième, se succédèrent.

La cloche entrait en branle, jetant au loin l'effroi et l'appel à la révolte.

« Hâtons-nous, citoyen, dit l'officier, à l'oreille de Killerton. Nous allons être attaqués.

— Qu'importe ! répondit brutalement le rénégat. Nous sommes en nombre. Au premier indice de rébellion, je fais fusiller les prisonniers. Ce sont nos otages.

— Ne donnez pas cette ordre, citoyen. Les hommes n'obéiraient pas.

— Poule mouillée ! fit Killerton railleur. Ah ! tu crois qu'ils n'obéiraient pas ! Eh bien ! je me charge, moi, de les faire obéir. Tu verras si aucun d'eux flanche. »

Et, se portant à la tête de la colonne, il cria :

« Pas accéléré ! en avant ! Il faut que dans deux heures nous soyons à Morlaix. »

On entendit une sorte de murmure courir dans les rangs des gardes nationaux.

Plusieurs d'entre eux s'étaient retournés, émus de pitié, vers la comtesse qui marchait au milieu d'eux, s'appuyant au bras de son mari et du vieux Joël.

« Cette femme ne pourra jamais marcher ainsi murmura quelqu'un dans le rang.

— Elle n'en aura peut-être pas besoin, ricana Killerton. Nous la laisserons en chemin, avec deux balles dans la tête. »

Ce ne fut point un murmure cette fois, mais un frémissement qui courut dans les rangs des gardes nationaux.

A mesure qu'ils s'éloignaient, les sons du tocsin leur arrivaient plus nets, plus pressés. Et maintenant d'autres sons lui répondaient dans la campagne. Les cloches unissaient leurs voix.

Comme ils s'engageaient dans un chemin creux, bordé d'ajoncs et d'arbres rabougris, une voix sortit de derrière un fourré, tombant de la crête d'un talus. Elle dit :

« Baptistin Le Roux, Kerret-ar-laz sait le nom des traîtres. Souviens-toi du chêne de Beg-an-Fry. »

L'homme qui s'était fait le porteur de la mauvaise nouvelle au manoir frissonna de la tête aux pieds.

« Nous sommes perdus, murmura-t-il entre ses dents. La Confrérie est aux champs. »

Si bas qu'il eût parlé, des soldats avaient entendu le propos. Ils tremblèrent. En ces temps terribles où la guerre civile désolait l'ouest de la France, tout était motif à terreur. Et pourtant, n'eussent été les violences odieuses et maladroites des sectaires, la Bretagne eût accepté le nouveau régime.

Devant l'hésitation de la troupe, Killerton eut un mouvement de rage. Arrachant son fusil à l'un des soldats, il épaula et tira au jugé sur le fourré.

Un éclat de rire sonore éclata, donnant la réplique, avec l'épithète railleuse :

« Maladroit ! »

Pourtant aucune attaque ne suivit cet incident. La colonne poursuivit sa marche.

Elle s'avançait sur un sol bas et détrempé. Les pluies abondantes de la saison avaient raviné le terrain, et, sur plusieurs points, le Douron avait débordé

inondant les terres basses et les rares prairies semées ça et là au milieu de la ceinture des bois qui se faisait plus épaisse. La lune n'éclairait plus la marche que par intervalles, et, sans la vague clarté de cette nuit d'été, il eût été impossible de se guider dans ce dédale de fondrières, de chemins creux, de halliers épineux, remplis d'une végétation dense et touffue.

C'était une marche lugubre pleine d'épouvante et de menaces. Chaque souffle du vent sous les branches était un susurrement, et l'on eût dit que des soupirs d'âmes en peine sortaient des profondeurs de la forêt. Et au-dessus des cimes feuillues, péril plus sérieux et grave, c'était un long bourdonnement continu des cloches accordant leurs appels. On était sorti du territoire de Plestin pour entrer sur celui de Lanmeur, et désormais c'était une forêt qui ceignait de son épaisse ramure le bourg vers lequel on marchait.

La colonne n'avançait plus que fort péniblement. A tout instant la route, très incertaine, était coupée par une nappe d'eau survivante de l'inondation, et qui transformait les vallons en étangs et en marécages. Il fallait alors faire halte, sonder le terrain, chercher une voie nouvelle, et tout cela n'allait pas sans une perte de temps considérable.

En vain plusieurs soldats, armés de torches, ouvraient-ils la marche, cette lumière rouge et fumeuse, excellents phares pour servir de point de mire à des assaillants invisibles, n'éclairait que la tête du détachement.

Il était manifeste que la confiance se perdait. La troupe n'était pas satisfaite du rôle qu'on lui faisait jouer. Ces braves gardes nationaux prenaient au sérieux leur uniforme et leur caractère de soldats. Ils s'irritaient d'être transformés en gardes-chiourmes.

Et cette colère sourde gagnait de proche en proche, accrue par les aiguillons de la conscience.

Sans doute, étant de Morlaix, c'est-à-dire de la ville, ils s'estimaient fort au-dessus des paysans et des hommes de la côte. Mais ils savaient ceux-ci redoutables.

En outre, Morlaix n'est point tellement ville que ses habitants n'aient de nombreux rapports avec la campagne environnante. La plupart des membres de l'escorte connaissaient de réputation le comte et la comtesse de Plestin ; plusieurs avaient été en relation avec eux, et ceux-là n'étaient point les moins honteux du métier qu'ils faisaient en ce moment.

Dans tout le pays, la noble famille était connue par ses vertus et sa charité. Elle avait obligé bien des gens, semé les bienfaits à pleine mains.

Et puis il était poignant de voir marcher ainsi cette femme jeune et belle, qui se faisait volontairement la complice des crimes imaginaires de son mari. Dévouée, elle n'en était que plus à plaindre, et, dans le fond de

leurs cœurs, ces hommes l'admiraient et la plaignaient.

Deux ou trois fois déjà, Roger ou le vieux Joël avaient dû la prendre dans leurs bras pour l'aider à franchir des nappes d'eau bourbeuse. Des soldats n'eussent pas demandé mieux que de lui faire un brancard de leurs fusils rassemblés ; mais la crainte les retenait, unie au sentiment de la discipline. Que n'eussent-ils pas donné pour voir se produire un incident qui les affranchit de leur odieuse corvée ?

Killerton sentait le moral de la troupe lui échapper.

Il pressait donc la marche, interpellait violemment l'officier et les soldats, fort peu rassuré lui-même, comprenant que cette attitude flottante changerait promptement en panique devant une attaque.

« Les bois de Lanmeur ! j'ai peur des bois de Lanmeur ! » murmura Leroux à son oreille.

Or, les bois de Lanmeur, ils étaient là maintenant, sombres et pleins de menaces. La forêt étendait ses impénétrables ramures au-dessus et autour d'eux. Elle avait des centaines d'hectares de haute futaie ou de taillis. Derrière chaque tronc, un homme pouvait se dissimuler, un fusil apparaître. C'était le traquenard de la nuit et du silence. Dans ce sol détrempé, les pas d'un ennemi étaient aussi muets que le vol d'un fantôme.

Les gardes hésitèrent avant de s'y engager. Il fallut une objurgation furieuse de Killerton pour leur faire franchir la lisière. Le pistolet au poing, le rénégat poussa la colonne à travers les fourrés.

Il était un peu plus de onze heures du soir, et la lune ne devait se lever que vers deux heures du matin.

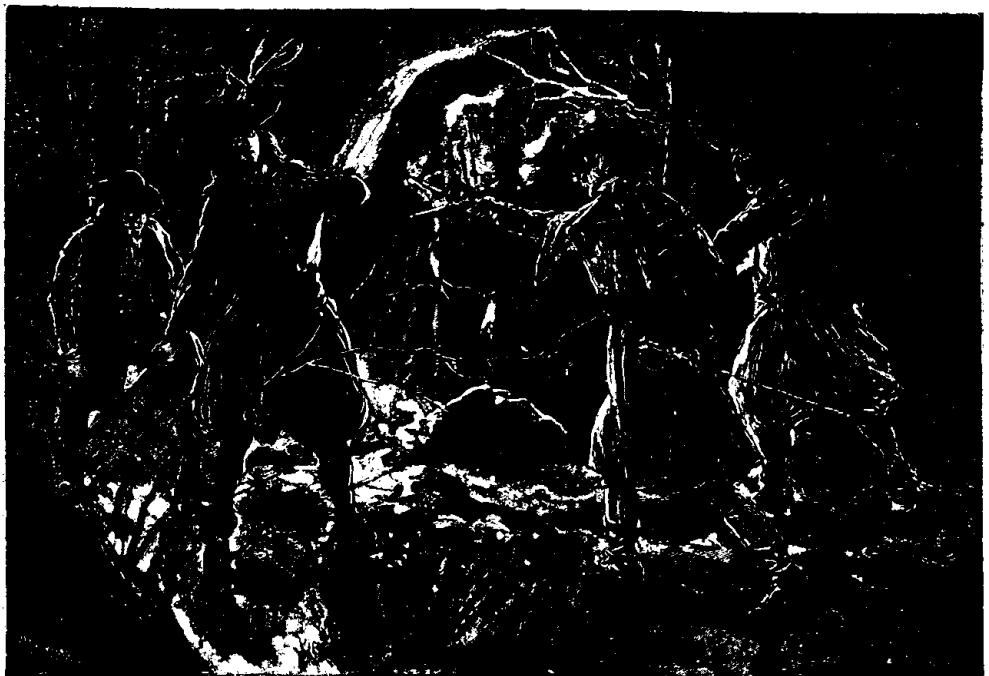
On allait donc marcher sous la plus dense obscurité ; car, en cet endroit, les arbres, très hauts et très touffus, voilaient entièrement la pâle lueur tombée des étoiles. De plus, les clairières fourrées des genêts épineux présentaient une formidable barrière au devant des soldats. Le piège ouvrait la gueule et aiguillait ses dents.

Alentour, les clochers, de plus en plus nombreux, lançaient leurs volées d'appel.

« En avant ! » rugit Killerton, qui prit son sabre de la main gauche.

La colonne s'élança fiévreusement, éperdument, dans les bois peuplés d'épouvantes. En une demi-heure elle eut parcouru une demi-lieue ; tandis que derrière elle, la forêt refermait brusquement sa barrière de ténèbres.

Tout à coup, dans la nuit noire, le cri du chat-huant retentit.



Il dirigea le canon de son pistolet vers un homme de haute taille qui paraissait être le chef. — Page 12, col. 1

V

LE CHÊNE DE BEG-AN-ERY

Au cri du huant, perçant dans la dense obscurité du bois, la colonne avait fait une halte soudaine. Cette fois, ce n'était plus le danger soupçonné ou prévu, c'était le péril immédiat, certain, qui se montrait. Car ils le connaissaient tous, au moins par oui-dire, ce cri sinistre, signe de ralliement de tous les insurgés de l'Ouest, que, depuis le récent soulèvement de Jean Cottureau et de ses frères, on nommait chouans.

C'était au moment de l'année sanglante, où la Vendée en armes remportait victoires sur victoires sur les troupes de la Convention, où Lyon s'insurgeait, où le fédéralisme agitait la Normandie et la Guyenne.

La terreur était dans le pays avant d'être proclamée par les pouvoirs publics.

On s'explique donc aisément que des soldats improvisés, n'ayant pas les vertus de leur rôle, surtout ces qualités acquises qui font le troupier solide et résistant, s'ébranlassent devant l'impétuosité d'une attaque énergiquement conduite.

Killerton, en voyant la troupe s'arrêter, s'était élancé vers la tête de la colonne, le sabre et le pistolet au poing.

« Qui a donné l'ordre de faire halte ? demanda-t-il avec fureur.

— Moi, répondit l'officier qui commandait le détachement. Il fallait bien.

Il ne put en dire davantage. Le renégat, dressant son arme, venait de lui brûler la cervelle.

Alors ce fut une confusion effroyable. Deux des porteurs de torches les laissèrent tomber, et elles s'éteignirent. L'obscurité s'en accrût. Killerton s'aperçut bien vite de l'inutilité de ses efforts.

Soudain, dans la profondeur des fourrés, une voix s'éleva qui disait :

« Rendez-vous ! On ne vous veut pas de mal. Livrez-nous les prisonniers. »

Killerton répliqua avec violence :

« Je déclare traître à la nation quiconque abandonnera son poste. Feu de tous les rangs ! »

L'ordre était vain. En se retournant, il vit qu'une dizaine d'hommes au plus l'entouraient. Et, à la clarté des deux dernières torches, il put distinguer tout un flot d'assaillants aux visages barbouillés de suie. Ils sortaient des troncs et des fourrés, armés de lourds gourdins, et les fusils tombaient d'eux-mêmes des mains des soldats, paralysés par la terreur. On ne combattait même pas.

Celui que la comtesse de Plestin avait appelé Arthur de Kergroaz fit entendre un cri de rage.

Il dirigea le canon de son pistolet vers un homme de haute taille qui paraissait être le chef, et pressa la détente.

Mais, au même instant, un coup de bâton, porté de bas en haut, fit dévier le coup. La balle se perdit dans les cimes feuillues, tandis que l'arme elle-même échappait aux doigts du bandit, et que celui-ci, frappé d'épouvante, s'enfuyait à son tour, en soutenant de la main gauche son bras droit brisé.

L'obscurité le sauva. Son pied heurta une racine, et il alla s'abattre dans une fondrière, où il s'évanouit. Les vainqueurs qui avaient atteint leur but, c'est-à-dire délivré les prisonniers, ne s'acharnèrent point à la poursuite des vaincus. Ils voulaient, tout d'abord, mettre en sûreté ceux qu'ils avaient arrachés aux juges révolutionnaires.

Alors celui qui paraissait être le chef rassembla autour de lui ses compagnons.

Il y avait là trois cents hommes au masque de suie et près du double de paysans. A la tête de ces derniers se trouvaient l'ex-garde-chasse Julot et l'hercule Yves Le Braz.

Le chef étendit la main pour réclamer le silence. Puis, d'une voix émue et grave, il dit :

« Mes camarades, je vous remercie pour ce que vous venez de faire, et vous aussi, les gars du pays. Kerret-ar-laz est votre amie et le restera tout le temps que vous ne serez pas les complices et les serviteurs de l'étranger. En délivrant aujourd'hui le comte et la

comtesse de Plestin, nous avons empêché un double crime. Nous conservons à notre pays une famille qui en est l'honneur et que tous chérissent, et nous empêchons un misérable Anglais de mettre la main sur des biens qui devaient lui revenir par héritage, s'il ne restait point de représentants du sang de Plestin.

« Car ce Killerton, ne l'oubliez pas, est un Anglais ; et, si je n'ai pas mis sa tête à prix, c'est parce que, avant longtemps, les bleus eux-mêmes reconnaîtront le traître qu'ils nourrissent dans leurs rangs.

— Il y a quelqu'un qui n'attendra pas ce moment-là pour lui régler son compte, cria la rude voix d'Yvon. Je lui ai déjà donné ma mesure en lui cassant une aile tout à l'heure.

— Oui, je sais cela, Vonic Le Braz, répliqua le chef avec émotion. Tu m'as sauvé la vie, et je m'en souviendrai.

— Merci, fit encore le colosse têtue ; n'empêche pas qu'on a eu tort de le laisser échapper. M'est avis que nous devrions fouiller les bois jusqu'au jour pour le retrouver et le pendre au plus gros chêne de Lanmeur.

— Nous le retrouverons plus tard, mon gars. Pour le moment, le temps nous manque. Il nous faut rentrer au manoir et mettre monsieur le comte et sa famille en sûreté.

Les paysans et outlaws s'assemblèrent, et portant une trentaine de fusils et une vingtaine de gibernes pleines pris aux gardes nationaux qui avaient fui, ils reprirent le chemin de Plestin.

Une heure plus tard, la comtesse, placée sur une façon de civière en branches, rentrait sous ce toit qu'elle avait cru quitter pour toujours. Des cris de joie l'accueillirent, et les serviteurs se jetèrent à ses genoux, couvrant de baisers sa robe et ses mains.

L'émotion de la jeune femme était profonde ; elle se produisit par d'abondantes larmes, lorsque la vieille servante aux soins de laquelle elle avait confié son fils, vint la prendre par la main pour la conduire près du lit où Robert de Plestin, sans aucun soupçon des divers actes du drame qui se jouait autour de lui, dormait d'un paisible sommeil.

Pendant ce temps, le comte Roger était en tête à tête avec le chef de la confrérie, et leur conversation n'était pas moins émouvante que l'entretien de la comtesse Aude avec ses femmes.

Dans la grande salle basse et carrelée du manoir, celui qu'on regardait comme le chef des redoutables associés était entré, la face encore noire, accompagné d'un homme paraissant lui ressembler étrangement, de plusieurs compagnons aux dehors robustes d'hommes de mer, et d'un tout jeune homme aux traits purs et beaux comme ceux d'une femme.

En pénétrant dans la salle, le chef ôta son chapeau de feutre et le jeta sur la table qui se dressait au centre de ce réfectoire digne des anciens preux. Tous ceux qui l'escortaient l'imitèrent.

Le comte fit un pas en avant, et, tendant loyalement sa main à l'inconnu :

« Monsieur, dit-il avec une grande noblesse, ce que vous venez de faire pour moi est un acte d'amitié et de courage que je ne saurais oublier. Pour ma femme et mon fils, pour toute ma maison je vous en remercie. Mais j'ai besoin de savoir par vous-même quelles sont vos intentions et quelle suite vous comptez donner à cette affaire. »

Les yeux du chef, en se fixant sur Roger, laissèrent lire sa réelle stupéfaction.

« La suite ? Mais c'est à vous de la donner, monsieur, répond-il.

— Qu'entendez-vous par là ? interrogea de nouveau le jeune comte de Plestin.

— J'entends que vous êtes libre, que nous avons été assez heureux, avec le secours de Dieu, pour vous arracher aux mains d'ennemis qui avaient juré votre perte. Mais cette liberté ne peut être de longue durée, car ces hommes vont revenir pour vous prendre, et, cette fois, ils seront en force et ne vous laisseront pas échapper. »

Un soupir douloureux souleva la poitrine de Roger.

« Vous devez donc, reprit le chef, profiter des courts répit qui nous sont laissés pour vous mettre à l'abri, vous et les vôtres. La côte est prochaine, et il

n'est pas un pêcheur qui ne vous prête sa barque, soit pour gagner l'Angleterre, soit pour vous réfugier sur tel autre point de la côte qu'il vous conviendra de choisir.

— Oui, reprit l'officier en relevant sa tête tristement penchée, je vous dois toute ma reconnaissance pour votre généreux dévouement. Pourquoi faut-il qu'à ma joie se mêle l'amertume de devoir cette délivrance à une rébellion contre l'autorité établie ? Il m'eût été facile de me disculper des griefs soulevés contre moi, tandis qu'aujourd'hui les plus fâcheuses apparences s'unissent pour m'accabler devant des juges prévenus. Je ne puis être à leurs yeux qu'un traître ou, tout au moins, un rebelle insurgé contre la loi. »

Le chef de la confrérie ne fut point assez maître de lui pour réprimer un mouvement d'impatience.

Toutefois, sans se laisser emporter à une réponse trop vive, il adressa ce discret reproche à son interlocuteur :

« En vérité, Monsieur, je ne m'attendais pas, je l'avoue, à entendre de semblables paroles de votre bouche. Je ne puis croire que vous blâmiez l'intervention de vos serviteurs et de vos amis, même des amis que vous ne connaissez pas. Que leur intervention, trop zélée à vos yeux, vous ait ôté l'occasion de montrer votre grandeur d'âme, je ne le nierai point. Mais laissez-moi penser tout autrement que vous en ces matières. »

Le comte le considéra avec des yeux pleins d'étonnement.

« Oui, poursuivit le chef au masque de suie, votre erreur est pitoyable de croire que vous eussiez trouvé à Morlaix, ou à Rennes, des juges impartiaux, animés d'un sentiment profond de l'équité. Ces hommes n'auraient tenu nul compte de votre loyauté et de vos services présents. Ils n'auraient vu en vous que le serviteur d'une régime déchu, l'ancien soldat de la royauté, et cela aurait suffi pour assurer votre perte et celle de la noble femme qui n'a pas voulu séparer sa cause de la vôtre. Et, tenez, pour que vous ne doutiez point de ma parole, sachez qu'hier, au moment même où le citoyen Thiard, sur les conseils du citoyen Killerton, signait votre mandat d'écrou, moi qui vous parle, je présentais au même personnage la défense de notre confrérie sans pouvoir obtenir de lui qu'il rapportât le décret de proscription qui met hors la loi dix mille serviteurs dévoués de la Bretagne et de la France. »

M. de Plestin pencha la tête. Il comprenait que son sauveur avait raison et qu'il n'avait rien à répondre à une semblable preuve. Il se borna donc à lui dire, sans essayer de dissimuler la tristesse dont il se sentait envahi :

« Vous avez agi en homme de cœur, Monsieur, et je vous en garderai une éternelle reconnaissance. Achevez donc votre œuvre et disposez de moi à votre guise. Puisque me voici proscrié et contraint à la fuite, il me reste les moyens d'assurer cette fuite. Je ne voudrais pas émigrer. Connaissez-vous quelque point du territoire qui puisse m'offrir un abri ? »

— Oui, répondit le chef. Prenez donc toutes vos dispositions pour le départ, car la nuit est courte en cette saison, et il faut qu'avant le lever du jour vous ayez quitté le pays. »

Roger donna ses ordres. On attela sur l'heure l'unique voiture du manoir. La comtesse Aude y entassa ce qu'elle avait de plus précieux, en bijoux et en papiers de famille. Il fallut éveiller le petit Robert, qui monta avec sa mère dans le véhicule.

La vieille femme de charge, qui avait vu naître et grandir l'enfant, refusa de quitter le manoir. Elle ne voulait pas se séparer de sa mère, une paysanne septuagénaire, qui avait élevé le comte Robert et voulait mourir à l'ombre du clocher de son église.

Ce fut donc à ces deux fidélités, accrues du dévouement de tous les fermiers du domaine, que la famille proscriée laissa le soin de veiller sur le domaine abandonné, foyer et berceau d'une race jadis heureuse et honorée, aujourd'hui frappée par l'implacable adversité.

PIERRE MAEL.

(A suivre)